

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

PARIS-RENNES

PARIS-CAEN



PARIS-RENNES (de notre envoyé spécial). — Les échappées ne réussissent pas toujours, mais cette fois-ci, la première échappée, dès Versailles, fut la bonne pour les treize gaillards qui l'entreprirent. Louviot devait gagner au sprint devant Carini et Fontenay. Sur ce document, pris aux environs d'Alençon, Louviot relève Tanneveau au commandement. On distingue, derrière ces deux hommes, Fontenay, Carini et Pierre Magne.

(VOIR NOTRE REPORTAGE PAGES 8 ET 9)



match

vous parle

MARCEL CERDAN a livré au valeureux Tatave (Gustave Humery) un combat particulièrement émouvant dont il est sorti vainqueur par un k.o. des plus classiques. Mais, pendant trois reprises, Cerdan était tellement ballotté, il recevait une telle correction des poings robustes de Humery que je ne pouvais m'empêcher de penser à sa défaite prochaine, en regrettant l'immolation du jeune espoir. J'écrivais, à ce sujet, le 10 mai dernier, à cette place : « Rappelons-nous tous ces jeunes champions qu'on a sortis trop vite et qui, au bout d'une année de combats, n'étaient plus bons qu'à jouer les utilités ou à abandonner complètement la boxe. »

Le dieu du sport a parlé. Alors qu'Humery pouvait croire à sa victoire, le courageux Cerdan (il a montré qu'il savait encaisser), en un éclair de génie, par un « un-deux » rapide et bien porté, délivrait l'estocade meurtrière, et Humery, selon l'amusante expression, s'endormait pour le compte. Inutile de vous dire le ravissement du public — et le nôtre. Cela s'exprima par une grondante ovation qui fit trembler les verrières du Palais des Sports.

★ Savez-vous qu'à l'Après-midi du Livre, organisée par les Écrivains combattants, parmi les innombrables vedettes qui prêtaient leur photogénique sourire et leur talent provisoire de vendeuses aux bouquins des écrivains, il n'y avait qu'une vedette sportive ? Et cette vedette, Charles Pélissier, pour ne pas le nommer, accepta de vendre, au profit de la caisse des Écrivains combattants, les exemplaires de « Match » qu'on lui avait confiés. Charles fit une vente des plus fructueuses et dut aussi accorder d'innombrables autographes. Il put constater aussi que l'élégant public, plus au courant, certes, des mondanités artistiques que du sport, avait fait de notables progrès en ce qui concerne la connaissance des champions sportifs, car le nom populaire du benjamin des Pélissier volait de bouche en bouche.

★ On sait qu'au banquet très réussi qui mit fin aux championnats scolaires et universitaires de football, organisés sous le patronage de « Match », M. Jules Rimet, qui l'honorait de sa présence... et de sa présidence, prononça un de ces discours dont il a le secret, où il sait, dans une forme impeccable, dire des choses utiles et concrètes. C'est ainsi qu'il rendit hommage à l'esprit amateur qui anime et doit animer les étudiants. Il les loua d'aimer le sport pour lui-même et sut trouver de tels accents que la nombreuse et très vivante assistance, électrisée, lui réserva une ovation enthousiaste. Il s'efforça de rappeler aussi avec quel esprit sportif les collégiens de Morlaix acclamèrent les premiers leurs vainqueurs de Moulins. Et leur distingué principal, M. Schlemmer, un sportif cent pour cent (et le papa de onze enfants !), dans une harangue enflammée, sut mettre au point les incidents du « tapis vert » et dire sa foi en la victoire... future de son équipe, qu'il a si minutieusement et logiquement préparée depuis des années. Ah ! la belle réunion, si franche, si animée, si pétillante de jeunesse et d'amour pour le sport !

RENE LEHMANN.

NOUS COMMENCERONS
DANS NOTRE PROCHAIN NUMERO
LA PUBLICATION DE

CINQ HOMMES SUR UN VOILIER

résumé inédit de Pierre LORME

Notre excellent confrère sportif décrit les impressions et les aventures d'un voyage de vacances entrepris par des camarades sur un bateau à voile qui les mène de la Côte d'Azur aux rives de Corse et d'Italie. A une époque où, plus que jamais, les loisirs permettent aux sportifs de voyager à leur gré, on lira avec intérêt ce vivant et pittoresque reportage, dont la fantaisie et l'humour ne pourront que susciter les amateurs à entreprendre une croisière au long ou au... petit cours.

VOICI LE PROGRAMME 1939

de la Ligue de Rugby à treize :

1. CREER L'ETAT-MAJOR...
2. RENFORCER NOS EQUIPES PROFESSIONNELLES...
3. AMELIORER LA FORMULE DU CHAMPIONNAT...
4. OUVRIR LA COUPE DE FRANCE A TOUS NOS CLUBS...
5. PREPARER LA JEUNESSE AU RUGBY A TREIZE...
6. IMPOSER PARTOUT LA DISCIPLINE...



La quatrième saison de rugby à treize en France se termine. Elle a dicté des résultats plus que satisfaisants, nettement supérieurs à ceux précédemment enregistrés. Le Championnat a permis à Albi de succéder à Bordeaux sur le piédestal des vainqueurs ; la Coupe de France a mis en valeur Roanne, digne successeur de Villeneuve... France-Angleterre faillit, par ailleurs, être un succès à Paris pour nos internationaux, cependant que France-Galles connaissait à Llanelli un succès d'affluence retentissant. Enfin, la tournée d'un mois en France, effectuée par les Australiens, a laissé un impérissable souvenir à tous ceux qui, de près ou de loin, s'en étaient venus voir les Kangaroos évoluer sur nos terrains...

Dans la coulisse, toutefois, durant la période estivale, on va, côté des dirigeants, travailler avec ardeur pour mettre d'aplomb la saison 1939... C'est qu'on entend donner au cinquième grand acte du rugby à treize, sous le beau ciel de France, un relief plus éclatant encore que celui du passé. On en aura les moyens matériels, financiers, moraux ; on disposera aussi pour cela des effectifs valeureux.

Tout au moins est-ce là ce qui résume d'une façon générale la déclaration que nous a faite l'autre jour M. Fernand Queheillard, l'actif et compétent secrétaire général de la Ligue française de rugby à treize...

L'état-major...

Avec M. Queheillard, en effet, nous parlâmes à la fois des résultats acquis et des projets d'avenir. Sans oublier de souligner, bien entendu, qu'en marge des brillants succès remportés, quelques lacunes dangereuses restaient encore à combler pour que la Ligue puisse connaître à brève échéance ce parfait équilibre qu'en 1938 elle n'avait point encore tout à fait trouvé.

Parmi ces lacunes, il y en avait une — la principale sans doute — qui, directement, se rapportait à l'organisation intérieure de la Ligue. Organisation qui, jusqu'ici, fut, on le sait, quelque peu insuffisante. Alors, M. Queheillard nous parla de ses projets :

— Il a fallu tout d'abord, nous dit-il, parer au plus pressé. L'essentiel était de posséder des clubs, des équipes et des terrains pour les faire jouer. Nous avons mis d'aplomb un Championnat et une Coupe de France, des compétitions pour nos amateurs et nos juniors. S'il manquait des cadres à la Ligue, il y en avait, toutefois, dans nos clubs puisque tous ont réussi. Mais 1939 verra disparaître la faiblesse de base : la Ligue aura son état-major...

» Cet état-major ? On le trouvera extrêmement réduit, mais apte à bien diriger la Ligue et la longue saison de celle-ci.

» Ce que nous voulons réaliser désormais, poursuit alors M. Queheillard, c'est une sorte de Conseil d'administration aussi réduit que possible, dans lequel seront directement représentés les clubs. Un conseil des présidents en quelque sorte, avec, à sa tête, un principal responsable mais qui sera, avant tout, un exécutant. Tout comme une société possède son Conseil d'administration et son administrateur-délégué, la Ligue aura son bureau bien défini, et, si vous plaît, avec le moins de membres possibles.

Des effectifs limités

Puis, nous passâmes à l'examen des effectifs. Ils resteront de deux ordres : d'un côté le groupement professionnel extrêmement limité, de l'autre le capital amateur largement fourni en sociétés.

— Nous avons parlé de quatorze clubs professionnels, ajoutait M. Queheillard, c'est à ce nombre, sans doute, que nous allons nous tenir, Marseille, Carcassonne et Narbonne devant tout au plus s'ajouter à la liste des onze clubs déjà existants...

Le projet à l'étude ? Il n'est pas complexe du tout, vous allez le voir :

— Notre premier soin, renforçait alors le secrétaire général de la Ligue, va être d'améliorer nos équipes, de remplacer au besoin les éléments devenus insuffisants par d'autres plus jeunes, plus solides, plus connus aussi. Nous tenons à ce que nos quatorze équipes puissent se valoir l'une l'autre, qu'il n'y ait entre elles que très peu de différence de classe ou, si possible, pas du tout. Le public qui paie veut assister à de beaux matches. Or, on ne

peut jouer de grands matches que si l'on dispose de bons acteurs et, qui plus est, d'acteurs connus. Donc, un seul travail : consolider nos positions dans le domaine professionnel. Par ailleurs, chez les amateurs qui nous intéressent, bien entendu, tout autant, nous chercherons à poursuivre une utile propagande, de façon que notre propre capital produise chaque année de sérieux intérêts... Ces intérêts représentent à nos yeux les joueurs formés chez nous et susceptibles de former par la suite la pépinière de précieux éléments dans laquelle pourra puiser le groupe professionnel pour les besoins de son ravitaillement. Nous sommes décidés, vous le voyez, à faire largement appel aux moyens personnels dont la Ligue va pouvoir disposer.

Bien entendu, en marge de cette réorganisation intérieure des clubs, se poursuivra celle des régions où les représentants accrédités par le Conseil de la Ligue auront mission de semer le bon grain qui enrichira les futures récoltes.

Des formules simples

Ensuite, M. Queheillard nous parla des formules qui seront étudiées, puis retenues sans doute en vue des compétitions 1939 de la Ligue :

— Il est probable, nous précisait-il, que la formule actuelle du championnat sera abandonnée. Il y avait après toute une série de matches, vous le savez, des quarts de finale, puis des demi-finales et une finale... Or, quelques présidents de clubs ont trouvé qu'à cet endroit nous commettions une erreur. Voici pourquoi : lorsqu'un classement est acquis, en effet, et que l'on oblige le premier classé et le huitième à se rencontrer en quarts de finale, si l'on avantage ce huitième, on lèse du même coup le premier. Pour la simple raison que, toute une saison, celui-ci a lutté pour conserver sa première place et qu'un seul coup de dés peut lui être fatal. Il se pourrait donc — bien que rien ne soit encore décidé — que l'on adopte la formule qui a si bien réussi au football, c'est-à-dire classement direct par addition de points, le vainqueur étant celui qui aura pris la première place au terme de tous les matches joués...

La Ligue, on le voit, n'entend pas s'embarasser des méthodes compliquées qui, par ailleurs, ont fait tant de mal au rugby. Mais, ce n'est pas tout... Laissons M. Queheillard poursuivre son exposé :

— En ce qui concerne la Coupe de France, par contre, nous continuerons comme par le passé. Autrement dit, tous les effectifs amateurs et professionnels de la Ligue resteront en course dès le départ. Les matches auront lieu par élimination directe avec, cette fois, peut-être, l'intervention des seizièmes de finale suivis de huitièmes, quarts, demi-finales et finale. Nous aurions, à l'image du football, notre épreuve de grande envergure, laquelle, je m'empresse de l'ajouter, ne pourrait qu'inciter les petits clubs à travailler puisqu'à ceux-ci serait donnée l'occasion de pouvoir se mesurer avec les grands le plus longtemps possible, au gré de leurs moyens. Quant aux amateurs, comme par le passé, ils continueront à disputer leur championnat de France respectif... Donc, saison très meublée pour tout le monde !

Le respect de la discipline

Restait à débattre la question la plus épineuse : celle de la discipline intérieure... On sait, en effet, que des actes de brutalité sont venus à un certain moment de la saison qui se termine jeter le trouble sur les terrains de rugby à treize tout comme cela se passa chez le voisin... En 1939, il faudra que change la face des choses. On nous le promet tout au moins :

— J'estime, continuait en effet M. Queheillard, qu'au sein d'un club, la mentalité du joueur est fonction de celle du dirigeant. Donc, pas d'histoire possible à craindre si nous savons nous entourer dès maintenant de dirigeants compétents, bien éduqués et à la hauteur de leur tâche. Ce qui, ajouterai-je, est déjà réglé dans la plupart de nos grands clubs professionnels. Nous voulons, néanmoins, améliorer la situation présente et n'hésiterons pas, au besoin, pour retrouver la sérénité, à inviter les contrevenants de la bonne discipline à aller se faire « pendre » ailleurs.

« On nous a reproché, dit-on, de ne pas avoir frappé assez sévèrement certains cou-

pables ? En est-on si certain que cela ? Je réponds non, car nombre de petites histoires ont été réglées entre nous, sans que nous ayons eu besoin de faire grand tapage autour d'elles. En effet, je puis vous dire aujourd'hui que plusieurs joueurs internationaux, et non des moindres, ont été mis sur la touche pour avoir enfreint les règlements de la bonne discipline... Cette sanction radicale a coûté à quelques-uns près de 6 à 7.000 francs qu'ils n'ont pu percevoir en matches du fait qu'évincés de ceux-ci. Et c'est là, croyez-moi, la punition la plus dure que nous puissions infliger aux fauteurs de désordre : la privation de leurs primes. Ils s'en souviendront la saison prochaine ! »

C'est tout un important programme, on le voit, que la Ligue de rugby à treize entend réaliser l'an prochain. Elle y parviendra sans aucun doute puisque déjà, à la base de sa production future, elle entend éliminer toutes les scories qui menaçaient de venir affaiblir celle-ci.

Alors, Ligue, bonne chance et réussissez !
GEO VILLETAN.

L'Emprunt de la Défense Nationale

Lundi 19 mai, l'Emprunt de la Défense Nationale était ouvert. A midi, le nombre des souscripteurs était tel que l'Emprunt apparaissait déjà comme virtuellement couvert.

La plupart des établissements de Crédit avaient en quelques heures épuisé le contingent de titres qu'ils avaient à placer, et les demandes de souscription arrivaient à une cadence de plus en plus grande.

Dans les bureaux de poste de la région parisienne, la souscription des petites coupures fut particulièrement importante.

M. Marchandeau, dans son allocution de lundi, constatait ce succès disant : « C'est plutôt des remerciements qu'un appel que je dois adresser aux épargnants français. »

Les Français ont répondu à l'appel lancé par le Gouvernement. Obéissant aux tracts tricolores qui, dimanche, tombaient du ciel, ils ont « souscrit », montrant ainsi leur volonté d'assurer par tous les moyens la défense :

DE LEURS BIENS,

DE LEUR LIBERTE,

DE LA PAIX

RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2^e) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80

CHEQUE POSTAL : 2188-23 PARIS

match

R. C. SEINE : 251-795 B

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
1 ^o France et Colonies	46 fr.	24 fr.
2 ^o Etranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3 ^o Etranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de 1 franc, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

Prière de noter notre nouveau compte chèque postal : 2188-23 Paris.

DANS OLYMPIE PAUVRE VILLAGE PERDU...

...L'HOMMAGE DES INTELLECTUELS A PIERRE DE COUBERTIN par José Germain

Nous voilà maintenant dans les monts puis tout à coup, après une descente presque rapide, on s'arrête au butoir d'Olympie. Quelle surprise ! La mission traverse Olympie, pauvre village perdu mais pavoisé, puis aborde la rivière Kladéos par un pont neuf sur lequel l'eau stagne, car, en dépit de la tradition, il vient de pleuvoir à verse. Le professeur Merlin, de l'Institut, fait gentiment remarquer qu'il y a plus d'eau dessus que dessous ! Nous sommes en Grèce moderne ! Mais nous apercevons déjà l'Antique précédée de la stèle funéraire de Pierre de Coubertin, pour qui nous venons en pèlerinage.

L'Antique c'est l'Altis, c'est ce merveilleux parc, clos en principe, où nous devons rencontrer tout à l'heure parmi les oliviers géants sur un tapis d'asphodèles les dieux, les demi-dieux, les rois et les athlètes.

Pierre de Coubertin, en buste, commande l'entrée. Mme Hellé Grégoriadis qui nous conduit — c'est une curieuse revanche des femmes, bannies jadis de ce lieu sacré où le muscle devait se méfier de l'amour —

jamais égalé, Phidias travaille ici pour Zeus, et Pindare pour Héra (Junon) ; le ciseau et la plume collaborent afin d'ériger les monuments de l'admiration pure à l'athlète harmonieux, héros d'un soir. Les Américains sont venus ici chercher la leçon des faits dont ils ont tant profité pour leur entraînement ; puis les Allemands se sont épris de l'œuvre de résurrection. Ayant érigé pour les Olympiades de Berlin la borne de feu où fut puisée la flamme qu'une théorie d'athlètes se relayant conduisit au stade de la capitale de Prusse, ils sont restés sur les lieux, patients, tenaces, décidés à arracher à la terre merveilleuse tous ses secrets. Plus spécialement, ils luttent aujourd'hui contre l'éboulement du Kronion qui, glissant sur sa base, ensevelit, un jour inconnu, le Stade de nos ancêtres. Déjà, ils ont dégagé la ligne de départ qui est, à elle toute seule, une grande leçon. Longue bande de pierre, d'environ 0 m. 40 de large, elle est entaillée de deux rainures parallèles, peu profondes, où les pieds des partants prenaient appui. Cette ligne de pierre est fort longue : vingt pla-



Le paquebot s'achemine lentement de Zante où toute la population, sous la direction de sa municipalité, crie : « Vive la France, terre de liberté ! » vers le petit port de Zatakolo au nom d'opérette. Là, dort gentiment un quai d'opérette qui conduit à une gare d'opérette contenant un train d'opérette aux wagons de vieux bois. Tout est gentil ici, et primitif : quoi ! ces choses dateraient-elles du temps des antiques Olympiades ? La vétusté en fait le cachet, on dirait des jouets d'enfants mis à la disposition de personnes d'âge. Et pourtant, graves, émus, nous avons débarqué pour la première fois sur le continent grec, en vue de visiter Olympie.

Haletante, asthmatique, une délicieuse locomotive de poche gravit maintenant les premières pentes des montagnes d'Elide : soudain elle s'arrête sans raison, comme pour reprendre son souffle. Des enfants la suivent en se riant : de futurs champions probablement, qui criblent d'ironies les vieux que nous sommes. Le matériel grince et les puces sautent des coussins, des puces très grecques qui font le meilleur accueil à nos corps trop nourris. Ça les change un peu.



Le Parthénon, vue des Propylées, et un relais de la course olympique du Flambeau.
(Photos extraites du film de Leni Riefensthal sur les Jeux Olympiques.)



La translation solennelle du cœur du baron Pierre de Coubertin à Olympie.

parle avec beaucoup d'émotion du souvenir du grand Français qui rendit à ce cadre prodigieux une âme émouvante et neuve.

L'intellectualité française ici représentée par Georges Lecomte qui est de l'Académie, Maurice Bedel et Octave Aubry, qui en seront, et le professeur Alfred Merlin, qui est de l'Institut, s'incline avec infiniment d'émotion devant ce très simple monument où les générations futures, de plus en plus sportives, prendront une leçon d'énergie prévoyante. Des Allemands qui viennent de débarquer se sont joints à nous et, avec une ferveur remarquable, se recueillent devant le monument du pionnier français. Belle leçon d'entente internationale soulignée par Georges Lecomte dont la barbe olympienne me fait rêver d'un Charles de Saint-Cyr en pleine course.

Tout ce qui fut beau est passé là, reconnaissant à la divinité de cette union du corps et de l'esprit qui fut le miracle grec.

ces y sont réservées aux inscrits, ce qui permettait les départs les plus impressionnants. Las ! devant cette ligne : une butte borne l'horizon, celle de la terre éboulée, celle qu'il faut effacer pour retrouver le tracé de la piste ; les Allemands s'y emploient, comptons sur leur opiniâtreté.

Fort émus, nous repassons sous la porte triomphale qui conduit du Stade à l'Altis, sur les traces de tous les champions de tous les siècles, et comme un clair soleil de Grèce baigne enfin la majestueuse sérénité des lieux, nous comprenons que les maîtres de l'Attique et du Péloponèse furent de prodigieux artistes qui harmonisaient toutes forces disparates pour en composer les plus puissantes synthèses que le monde ait gardées.

Pierre de Coubertin eut un trait de génie digne de ses pères le jour où il rendit tout son dynamisme au chef-d'œuvre endormi depuis tant de siècles.

RUGBY XV

A Bucarest, la France bat l'Allemagne et remporte le Tournoi triangulaire



BUCAREST : Allemagne-Roumanie (8-3). — Sur mêlée ouverte, un avant roumain tente de partir la balle aux pieds.

Bucarest (De notre envoyé spécial.)
PAR 8 points, deux essais dont un transformé en but, à 5 points, un essai transformé, l'équipe de France battit hier l'équipe d'Allemagne et sortit ainsi victorieuse du Tournoi triangulaire de Bucarest. On sait d'ailleurs comment débuta ce tournoi. A tour de rôle, les Français et les Allemands battirent, non sans peine, l'équipe de Roumanie. A vrai dire, les vainqueurs de ces deux matches étaient encore sous le coup d'un voyage épuisant qui, pour nos joueurs, se résuma en trois nuits de chemin de fer passées en compartiment de seconde au grand complet. On voit ça d'ici...

Tout de même, l'équipe de Roumanie fit, en chacune de ses rencontres, accuser de très sérieux progrès. Aussi peut-on féliciter les dirigeants du rugby roumain, à savoir M. Caracostea et les frères Tanasesco, lesquels firent d'ailleurs leurs études en France où ils jouèrent avant guerre dans les équipes du Racing Club de France et du Stade Français. Mais venons au principal, c'est-à-dire au match France-Allemagne.

Nos champions avaient à cœur de prendre leur revanche de la défaite qui leur avait été infligée à Francfort. Comme il a été dit tout d'abord, ils y parvinrent, mais ce ne fut pas sans peine.

La première mi-temps, surtout, causa de sérieuses inquiétudes aux spectateurs français que l'on reconnaissait très nombreux dans l'assistance grâce aux petits drapeaux tricolores qu'ils agitaient frénétiquement en maintes occasions.

Au début, l'affaire sembla prendre pour nous bonne tournure. Quinze minutes après le coup d'envoi, une attaque par passes se dé-

clenchait grâce à Thiers qui attaquait sur le côté fermé et trompait ainsi la défense adverse de telle sorte qu'une dernière passe affranchissait Caunègre de l'arrière allemand Isenberg et que notre ailier pouvait ainsi marquer un essai de la plus classique facture que Thiers ne pouvait transformer en but.

Donc les choses s'annonçaient bien. Mais la réplique allemande vint bientôt pour calmer notre enthousiasme.

En effet, le ballon était à peine remis en jeu qu'un coup de pied allemand renvoyait en touche tout près de notre ligne de buts. Et là, un avant du Reich s'en saisissait pour marquer en force un essai transformé par l'arrière Isenberg.

Allemagne 5 points, France 3.

Nous tombions de haut, et du reste, en dépit des efforts de nos joueurs, c'est sur ce résultat que le coup de sifflet de l'arbitre signifia la fin de la première partie du match.

C'est donc avec une sérieuse appréhension qu'on se prépara à suivre la lutte en seconde mi-temps. Heureusement, elle prit bientôt un aspect assez rassurant. De fait, le jeu se cantonnait de façon à peu près continue en territoire allemand.

Sterile en première mi-temps, notre mêlée devenait de plus en plus productive, et comme aux remises en jeu en touches nos avants, notamment Dupont, trouvaient beaucoup d'occasions de servir nos trois-quarts, les attaques par passes se faisaient chez nous de plus en plus nombreuses et de plus en plus incisives.

Evidemment, la ligne de trois-quarts allemande, composée de fins joueurs, était pour les nôtres d'autant plus difficile à franchir. N'importe. On sentait que l'ingéniosité des

tricolores finirait par trouver dans ce rideau mobile le défaut qu'elle ne cessait de chercher.

Cela se produisit quand, un quart d'heure avant le coup de sifflet final, une attaque par passes lancée par Thiers et Vassal donnait le ballon à Desclaux qui, voyant son ailier marqué de près, retourna la passe à Bergéze, lequel put, en conséquence, marquer un essai merveilleux sous le double rapport de la conception offensive et de l'exécution.

Aussi, tandis que Thiers réussissait la transformation de cet essai en but, la foule ne cessait de clamer son enthousiasme d'avoir vu aboutir à bonne fin un mouvement aussi splendide.

Voici donc les tricolores au commandement avec 8 points contre 5. Allons-nous assister à une nouvelle réaction allemande ? Non, deux fois non. Les nôtres vont, au contraire, accentuer leur pression. Si bien que Caunègre, Desclaux, Thiers et Bergéze vont manquer chacun un essai d'extrême justesse.

Très dure période pour l'équipe du Reich. Le plus léger fléchissement de sa part, et ce sera pour elle un désastre. Mais rendons-lui justice : réduite à une défense désespérée, elle s'y emploie avec tant d'énergie qu'elle réussit l'exploit quasi miraculeux de protéger sa ligne de buts, jusqu'au coup de sifflet final, contre les plus fougueuses attaques des tricolores.

Ainsi fut vengée la défaite de Francfort. Des grincheux pourront dire qu'une victoire remportée par un écart de trois points n'est pas des plus brillante. Il faut les laisser dire.

Ceux qui ont vu la furieuse volonte offensive de nos champions, au cours de la seconde mi-temps, et qui purent apprécier l'avantage territorial qu'ils accusèrent durant cette période de la partie, leur garderont une profonde admiration.

Inutile, après cela, de décerner des mentions individuelles plus ou moins élogieuses. Tous ceux qui portèrent dimanche nos trois couleurs, sur le magnifique terrain du Anaf, méritèrent également du rugby français.

CHARLES GONDOUIN.



BUCAREST : Allemagne-Roumanie (8-3). — La balle est sortie pour l'Allemagne et, par un beau plongeon, le demi de mêlée Loos sert ses lignes arrière.

ATHLETISME

L'ON sait que, cette année, nous aurons une grande saison d'athlétisme. En effet, les championnats d'Europe seront organisés, à Paris, les 3, 4 et 5 septembre. Auparavant notre équipe nationale rencontre successivement la Pologne (à Varsovie), l'Allemagne (à Paris) et l'Angleterre (à Londres). Enfin un match France-Suisse est prévu pour le 11 septembre à Bâle. Bien entendu, ce sont les championnats d'Europe qui présentent le plus gros intérêt. Il convient donc que nos athlètes les plus qualifiés pour nous y représenter se préparent très sérieusement en temps voulu. Ce sport pur qu'est l'athlétisme de compétition, où le mètre et le chronomètre ont la toute-puissance, ne peut souffrir les mesures de dernière heure, les improvisations qui tiennent plus du fameux « système D » que d'un plan vraiment logique. N'oublions pas que notre effort ne doit pas porter uniquement sur l'organisation technique mais aussi sur la préparation. Les deux se complètent. Nos athlètes seront battus certes, mais au moins ils succomberont avec honneur. Et puis, peut-être aurons-nous la joie de pouvoir applaudir un bel exploit de l'un des internationaux français. Rappelez-vous l'éclatante victoire de Rochard quand il enleva le titre des 5.000 mètres aux championnats d'Europe organisés à Turin.

Déjà depuis que la saison 1938 a commencé un certain nombre d'épreuves ont été disputées. A en juger par les premiers résultats obtenus nous ne semblons pas devoir compter sur un grand nombre de coureurs ou d'hommes de concours de valeur. Vous me direz que cela ne nous changera pas beaucoup ! D'accord, mais l'on est bien en droit de souhaiter que les « responsables » de l'athlétisme français en particulier, et de l'éducation physique et sportive en général prennent enfin conscience de leurs multiples devoirs. Peut-être les championnats d'Europe 1938 seront-ils à la base du renouveau souhaité ; ne serait-ce que par l'émulation louable qu'ils provoqueront. De ce fait, nous parviendrions peut-être, dans les années à venir, à ne plus « jouer les utilités » comme c'est maintenant le cas pour la plupart de nos représentants.

Bientôt nous devrons rencontrer les Polonais chez eux. Or, d'après le nombre d'absentions annoncé et la formule des matches il appert que notre équipe n'effectuera pas le déplacement avec le maximum de chances. Franchement, était-ce bien souhaitable de se lancer dans une pareille aventure où nous avons tout à perdre ? Enfin !

★

Cette dernière semaine a été, elle aussi, assez chargée. Coupe universitaire, Grands Prix du Racing, Petit Marathon, Championnats de la marine, match Stade Français-Union Saint-Gilloise, etc., ont permis à un certain nombre d'athlètes de se mesurer. En ce qui concerne le sport scolaire et universitaire (les championnats de France seront disputés jeudi pro-

chain), j'aurai l'occasion de dire prochainement ce qu'il convient de penser de l'état actuel de l'athlétisme parisien et provincial. Je me bornerai donc uniquement, aujourd'hui, à vous signaler le Petit Marathon d'une part, le match Stade-Union Saint-Gilloise de l'autre.

C'est en champion que le coureur Arnold a triomphé de cette première épreuve. Il domina nettement Leheurteur, Khaled, Waltispurger, Verité, Sade, Begeot, etc. Il est vrai que vous ne manquerez pas de faire remarquer au signataire que la course comportait seulement vingt et un kilomètres, et que dans un véritable Marathon le classement eût été sans doute différent. Mais il faut bien commencer !

Quant à la rencontre qui opposa, à Bruxelles, près de cent trente athlètes belges et français, elle fut des plus intéressantes d'un bout à l'autre. Elle a permis aux champions comme aux apprentis champions de faire du bon travail aussi bien en ce qui concerne nos amis belges que nous-mêmes. Il serait à souhaiter que cette excellente initiative fût reprise. Elle semble, à mon humble avis, beaucoup plus intéressante que les formules utilisées pour les grands matches internationaux classiques.

D^r PHILIPPE ENCAUSSE.



TENNIS. — Pour la Coupe Davis, la France a facilement battu Monaco par 3 victoires à 0, dues à Pétra, Destremau pour les simples et Pelizza-Bolelli pour le double. Sur cette photo, avant le match, Pétra, Bolelli et Pelizza font une bonne partie de boules avec l'entraîneur Martin Plâa (à droite).



Arnold a gagné le Petit Marathon, au Perreux, devant Leheurteur.

Automobile : LA LEÇON DE TRIPOLI



GRAND PRIX DE TRIPOLI. — Le départ vient d'être donné par le maréchal Balbo. On reconnaît, de gauche à droite : H. Lang, Farina, qui devait accrocher peu après Hartmann, von Brauchitsch, Caracciola, Varzi et Trossi.



L'arrivée du vainqueur, l'ex-mécano Hermann Lang.



René Dreyfus, qui s'est classé cinquième.

TRIPOLI (De notre envoyé spécial.)

NULLE part au monde il existe un circuit automobile, un « speedway », comme disent les Américains, qui ait l'envergure, l'élégance, la perfection du circuit de la Mellaha que la section africaine du Royal Automobile Club d'Italie a fait construire aux portes de Tripoli. On pourrait, si l'on ne connaissait pas le désir que les dirigeants de la Tripolitaine ont de donner à leur pays une note de modernisme et de luxe bien propre à attirer le touriste, s'étonner qu'en plein « bled » ont ait dépensé douze millions de lire pour donner aux palmeraies, aux Arabes qui vivent encore sous des tentes rudimentaires, un voisinage aussi outrageusement civilisé.

Propagande ! Peut-être... Mais cette propagande n'est pas vaine. Tout est conçu sur ce même modèle. Les hôtels également ont été bâtis à coup de millions, et je ne citerai que le « Mehari » et ses deux cent dix-sept chambres conçues à l'image des cabines de paquebot et qui sont presque toutes munies d'une salle de bains, le « Uadoan », palace d'un luxe inouï qui est, à juste titre, avec le circuit de la Mellaha, l'orgueil des Tripolitains.

Ce pays est donc tellement riche qu'il puisse ainsi, comme cette année par exemple, construire ici un somptueux restaurant sur la plage, qu'il puisse aussi doter son circuit d'améliorations modernes, certes, mais coûteuses ? Oui et non.

Mais il y a la Loterie, le fameux Sweepstake, avec le bénéfice duquel œuvres de bienfaisance, hôteliers et Automobile Club peuvent réaliser pas mal de choses intéressantes. Une part de ce bénéfice est, chaque année, consacrée au paiement des tribunes et ce ne sera guère avant quelques années que tous les entrepreneurs qui concourent le « speedway » de la Mellaha seront entièrement remboursés. Mais ils peuvent avoir confiance...

Le circuit proprement dit est extrêmement rapide. Les pilotes passent devant les tribunes à plus de 300 à l'heure et, de là, les spectateurs peuvent les voir aborder une grande courbe rapide, ce qui ne manque pas souvent de causer de bien belles émotions. Quarante mille personnes assistent chaque année au Grand Prix.

Est-il trop tard pour parler du Grand Prix qui vient de se terminer ? Il y a toujours, d'une telle course, de précieux enseignements à tirer. Pour cette année contentons-nous de dire que les pilotes de l'équipe Mercedes ont très nettement surclassé leurs adversaires. Le vainqueur de l'an dernier : Hermann Lang, extrêmement à son aise sur ce parcours, a gagné avec une facilité dérisoire devant Manfred von Brauchitsch et Rudolph Caracciola.

Les nouvelles trois litres argentées sont maintenant parfaitement au point et il est à craindre que l'avance que les Allemands ont su prendre ne soit pas de sitôt rattrapée.

Pensez que ces voitures plus lourdes de cent kilos, moins puissantes, d'une cylindrée inférieure de plus de deux litres à celle des précédentes voitures, arrivent à réaliser sur ce circuit une vitesse sensiblement égale !

Les voitures italiennes, que ce soient les Maserati ou les Alfa Romeo, manquent sans doute encore de mise au point. Les huit cylindres Alfa Romeo ne sont sans doute guère maniables, et leur moteur est à coup sûr insuffisamment puissant. Quant aux Maserati, si on ne peut pas leur reprocher de n'être pas assez rapides on peut toutefois déplorer la faiblesse du pont arrière. Les frères Maserati sauront remédier à cet état de choses, mais ils ont, de leur propre aveu, infiniment plus confiance en les nouvelles 4 litres 500 sans compresseur, actuellement en construction.

Et nos voitures ? Elles manquèrent, disons-le tout net, de préparation, et voilà qui est surprenant de la part des usines de la rue du Banquier. Mais espérons que les nouvelles voitures monoplaces, que nous verrons prochainement au départ du Grand Prix de l'Elifel, donneront satisfaction à Laury Schell et Lucy Schell, propriétaires de l'Ecurie bleue, et surtout à l'ingénieur Jean François et aux pilotes René Dreyfus et Franco Comotti qui auraient pu, avec un peu plus de chance, enlever au Grand Prix de Tripoli les quatrième et cinquième places, ce qui, avouez-le, n'eût pas été si mal.

Enfin — mince fiche de consolation — c'est une voiture bleue, une Alfa Romeo conduite par Raymond Sommer, qui, la quatrième, a franchi la ligne d'arrivée. Mais que Raymond Sommer a eu chaud !

GEORGES FRACHARD.

AVIATION

A la France le record féminin de la plus longue distance

Il y a quelques semaines, Mlle Elisabeth Lion attirait sur elle l'attention de tous par son raid Paris-Tunis-Paris. Ce n'était pas précisément un record. Ce n'était qu'une performance contrôlée.

Mais quelle performance ! Une performance qui constituait une telle démonstration de régularité que, dès ce moment-là, nous étions certains qu'elle battrait le record féminin de la plus grande distance en ligne droite, record inscrit au palmarès de la regrettée Amelia Earhardt depuis les 24 et 25 août 1932.

Presque six ans ! Et, en six ans, aucune aviatrice n'avait encore pu reprendre ce record. Pourtant, l'industrie aéronautique avait fait des progrès depuis ce temps-là. Des appareils plus modernes étaient à la disposition des championnes. Malgré cela, le record stationnait ; cela prouve les difficultés qui s'y attachent.

Elisabeth Lion l'a amélioré avec un appareil qui n'est pas précisément nouveau. Elle a son « Aiglon » depuis 1935 ; il est vrai qu'il a été transformé récemment, mais elle a néanmoins dépassé d'environ 200 kilomètres, avec un moteur de 100 C. V. seulement, un record battu avec un moteur de 450 C. V. (Pratt et Whitney « Wasp ») et battu par la plus remarquable aviatrice de tous les temps et de tous les pays.

Ouvrons une parenthèse pour dire qu'elle a ainsi démontré, en même temps que sa propre valeur, la valeur et l'excellent rendement des cellules françaises, et cette démonstration ne pouvait pas venir plus à point que dans un moment où certaines personnes nient, malgré l'évidence, la crise des moteurs dénoncée depuis longtemps par notre confrère Peyronnet de Torres, et, ce qui est plus grave et plus injuste, prétendent que la crise de l'aviation prend sa source dans la construction et la conception des cellules alors que, plus d'une fois, ce sont elles, précisément, qui ont sauvé la situation.

Elisabeth Lion est partie d'Istres vendredi, le 13 mai — elle n'est pas superstitieuse. Elle a bien raison — elle a décollé à 10 h. 30, après avoir roulé au sol 985 mètres en 1' 16". Emportant 710 litres d'essence et 40 litres d'huile, elle a décollé un poids total de 1.265 kilos. Elle a survolé la Corse, Naples, Athènes, Chypre, Alexandrette, Palmyre, Bagdad, Basorah, Koweït, Brehem et se'est posée à Abaden, au nord du golfe Persique, à 7 h. 30.

Trois glorieuses aviatrices de France. En haut, à gauche, Mlle Maryse Hilsz ; à droite, Mme Dupeyron ; en bas, Mlle Elisabeth Lion.



Après vérification, son record sera homologué aux environs de 4.100 kilomètres. Le précédent record, Los-Angeles-New-York, était de 3.939 km. 245.

★ Si l'a fallu six ans à Elisabeth Lion pour reprendre le record d'Amelia Earhardt, il a fallu un jour à Mme Dupeyron pour reprendre le record d'Elisabeth Lion, ce qui ne diminue en rien le mérite de Mlle Lion en augmentant celui de Mme Dupeyron et, de toute façon, le record reste en France.

Sans doute, il est à la veille de changer de mains, une troisième fois, mais ce serait encore une aviatrice française qui le détiendrait. Mme Dupeyron s'est envolée d'Oran le 15 mai à 9 h. 22. André Japy lui ayant déconseillé le survol de la Méditerranée, elle emportait 730 litres d'essence, soit 20 litres de plus qu'Elisabeth Lion.

En s'attaquant à ce record, Mme Dupeyron était presque débutante dans l'aviation de record : elle ne détenait encore que le record féminin de distance en ligne droite, 2^e catégorie (6 l. 5 de cylindrée), Nice-Mersa-Matrouh (Egypte) (1.678 km.). Par contre, son « Aiglon » était déjà un familier de la gloire et des grands raids, car c'est celui qu'elle avait prêté à André Japy pour Istres-Djibouti.

Le parcours Oran-Tel-El-Aham se chiffre aux environs de 4.360 kms. Si le record de Mme Dupeyron est homologué, elle aura largement battu celui de Mlle Lion.

Mais cela nous ne pouvons encore l'affirmer.

Les communiqués nous ont appris que son

appareil est endommagé. D'après les règlements de la Fédération aéronautique internationale, un record peut être homologué même si l'avion est cassé à l'atterrissage, mais à la condition que les appareils de contrôle soient intacts.

Si le barographe de Mme Dupeyron n'a pas souffert à l'atterrissage, son record pourra donc être homologué après vérification, et c'est seulement après cette vérification que nous pourrions dire que Mlle Lion a été déposée de son record.

★ Dans quelques jours, Maryse Hilsz se mettra en piste à son tour.

Elle a toutes les chances de réussir. D'abord, parce que les records et elle sont de vieilles connaissances, ensuite, parce que le « Simoun » doit normalement battre l'« Aiglon ».

Le record du monde de distance en circuit fermé rentre au Japon.

Le record du monde de distance en circuit fermé était détenu depuis les 23, 24, 25 et 26 mars 1932 par Lucien Bossoutrot et Maurice Rossi avec 10.601 km. 480. Ils l'avaient battu avec le fameux monoplan « Elériot-110 », moteur Hispano-Suiza de 500 C. V.

L'avion japonais « les Ailes du siècle », ayant à son bord le commandant Yuzo Fujita, le sergent-chef Tujuro Takakashi et le mécanicien Kiukichi, est également un monoplan, mais il est équipé d'un moteur de 800 C. V.

ALEXANDRA PECKER.

BORDEAUX-PARIS n'est pas une course comme les autres. Il s'attache à elle un prestige que ne connaît nulle autre épreuve routière, pas même le Tour de France. Seul Paris-Brest et retour eût pu l'éclipser, qui ne se courait que tous les dix ans, entre deux tacitement dans l'oubli.

Cet engouement tient du kilométrage, des heures nocturnes également, qui ont toujours frappé les masses, des quinze à vingt heures de selle, qui stupéfient les plus endurants, du cortège baroque que constituent les camionnettes débordantes de vélos et de roues, de cet ensemble curieux, inattendu, fait de mille riens.

Bordeaux-Paris embaile les foules, effraie les coureurs, passionne les journalistes les plus blasés. On en parle longtemps à l'avance et l'on ne se résout pas à en tirer des conclusions, au lendemain d'une nouvelle page de son histoire.

Bordeaux-Paris ne supporte nulle comparaison et c'est le secret de son prestige.

IL EST PENIBLE DE VAINCRE

Le Derby de la Route exige des qualités diverses. Tous les vainqueurs qui figurent au palmarès sont incontestablement des hommes de classe, des athlètes valeureux, possédant un cœur magnifique et une volonté indomptable.

Rappelons-nous les combats difficiles d'avant guerre, les duels pénibles d'après guerre qu'eut à soutenir, contre des rivaux décidés, un Francis Pélissier, magnifique d'allure, « l'homme de Bordeaux-Paris », qui trouvait toujours en lui les ressources nouvelles lui permettant, en fin du parcours, de prendre le meilleur.

Francis Pélissier a « marqué » Bordeaux-Paris de son empreinte.

Ce fut sa course.

Depuis lors, à une seule exception, elle a été celle de tous les hommes voulant s'atteler à la tâche avec enthousiasme.

RAPPELONS-NOUS DES NOMS...

Un jour, on vit arriver, au Parc des Princes, le triomphateur de Francis Pélissier, le Belge Georges Ronse.

La seule exception...

Ronse n'en resta pas là, mais il y eut ensuite Van Rysselberghe, Romain Gijssels, De Caluwé, Noret, Mithouard, Paul Chocque, Sommers.

Tous les ans un autre homme. Souvent un inconnu devenant brusquement grande vedette, toujours des pronostics démentis.

Qui croyait en Mithouard, hormis Francis Pélissier?

Qui supposait Paul Chocque capable de tenir six cents kilomètres?

Qui s'attendait à la course étonnante de Sommers, fantaisiste de la pédale, amené au départ pour sa jeunesse, son inexpérience des souffrances de la route et qui les avait acceptées parce qu'il avait faim, parce qu'il trouvait enfin l'occasion d'amasser un peu d'argent grâce au vélo?



Romain Gijssels, qui remporta la célèbre épreuve, en 1932.

CEUX QUI NE PENSENT QU'AU PRESTIGIEUX



Bordeaux-Paris

DES ESSAIS INFRUCTUEUX

Depuis leur jour heureux, tous, à part Sommers, ont essayé, au moins une fois, de renouveler leur succès.

Tous ont échoué. Quelques-uns, bien cruellement, comme Paul Chocque, par exemple, imbattable il y a deux ans, incapable, l'autre dimanche, à Sainte-Maure, de tenir le train à la prise des entraîneurs.

Tous n'ont fait que rêver de Bordeaux-Paris. Il est vrai qu'un homme comme Noret ne vit que pour cette épreuve, et il est exact que de Caluwé règle tout son début de saison sur le Derby de la Route.

Ils s'imaginent, tous les ans, trouver enfin la condition physique qu'ils connurent quand ils arrivèrent, tout auréolés de gloire, au Parc des Princes, comble d'une foule enthousiaste. Ils souffrent un peu plus quand ils constatent l'inefficacité de leurs efforts. Et, malgré tout, dans un an, nous les retrouverons à nouveau décidés à tenter leur chance, si un directeur sportif consent à faire appel à eux.

Des malheureux, au fond.

Ils sont si souvent déçus.

LES MOTOS DISPARAISSENT

Avec la disparition des motos, en sera-t-il encore de même?

Nous voulons croire, au contraire, que l'adoption des cyclo-moteurs nous permettra de revivre les duels d'antan, entre Francis Pélissier et Masson, puis le « grand » et Georges Ronse.

Les mêmes hommes, sur le même parcours, aux mêmes places : les premières.

Au moins, dans Bordeaux-Paris, on ne s'imposait pas pour une fois. On était, ou pas, l'homme de la course, et ce n'était pas la chance d'un bon jour...

Au Parc des Princes, en 1936, l'arrivée de Paul Chocque, vainqueur de Bordeaux-Paris.



Francis Pélissier félicite son poulain Mithouard, vainqueur en 1933.



L'arrivée de Van Rysselberghe, victorieux en 1931.



Sommers, le vainqueur de l'année dernière.



Ronse, qui, deux fois de suite, en 1929 et 1930, franchit le premier la ligne d'arrivée.



Noret, vainqueur, au Parc des Princes, en 1934.



Henri Pélissier, qui remporta Bordeaux-Paris en 1919. Le voici, en tête du peloton, à Conflans-Sainte-Honorine, durant le Circuit de Paris, dont il fut le gagnant en 1922.



De Caluwé, vainqueur en 1935.



Francis Pélissier, deux fois vainqueur, lui aussi, en 1922 et 1924.

LAURENT L'ATHLETIQUE

Le vœu secret de Laurent : courir à nouveau Bordeaux-Paris et l'emporter une seconde fois, prouver qu'on peut encore, deux années de suite, être le meilleur des rives de la Gironde aux bords de la Seine.

Athlétique comme il l'est, et grâce aux cyclo-moteurs, Laurent peut réussir.

Bordeaux-Paris y trouverait d'ailleurs son compte.

Combien d'hommes en renom ont été effrayés de constater que les différents vainqueurs de Bordeaux-Paris étaient incapables de récidiver. C'était dangereux pour être à ce point impossible, et ils ont fait la moue, depuis bientôt dix ans.

Persisteront-ils dans leur attitude, ou les trouverons-nous, dans douze mois, résolus à s'essayer ?

DE VAINS ESPOIRS ?

En attendant, Laurent, comme tant d'autres avant lui, n'envisagera plus, désormais, que Bordeaux-Paris.

Comme un acteur qui aime un « emploi » et ne se trouve à l'aise, sur les planches et le plateau, que dans cet emploi.

Mauvais garçon, jeune premier comique, pitre aux grosses farces. Pourquoi pas « vainqueur de Bordeaux-Paris » ?

Ce n'est pas si facile, certes, mais avant la série des efforts stériles, à l'histoire liée à celle de la moto commerciale, il y eut, répétitions, Francis Pélissier et Georges Ronsse.

Et Paris-Roubaix eut longtemps son maître : Gaston Rebry.

Laurent, en mai prochain, portera les espoirs de ceux — et nous sommes du nombre — qui souhaitent pour Bordeaux-Paris des hommes « de l'emploi ».

FELIX LEVITAN.

“ Ma maison d'abord, puis un enfant... Et, plus tard, aider les jeunes...”

nous confie **MARCEL LAURENT**

« Si un jour je gagne beaucoup d'argent... C'était un soir de l'hiver dernier, à la veillée. Marcel Laurent exposait ses espoirs à ses parents adoptifs, M. et Mme Weishaupt, qui l'écoutaient religieusement.

— Si un jour je gagne beaucoup d'argent, j'achèterai une petite maison...

L'autre dimanche, en fermant les yeux, après sa brillante victoire dans Bordeaux-Paris, Laurent fit un joli rêve. Il vit brusquement paraître dans un nuage une grande bâtisse blanche, avec de larges fenêtres, une tourelle finement sculptée rehaussée d'un toit d'or. Sa maison...

Il s'éveilla en sursaut.

Il souffrit des reins ; Bordeaux-Paris se faisait sentir. Mais qu'importe la douleur... Il faut savoir supporter le mal, dans la vie, pour réussir et M. Weishaupt le lui avait bien dit. Aussi Laurent se rendormit-il, après s'être plusieurs fois retourné dans son lit, se mettant à nouveau à rêver d'une grande bâtisse blanche, avec de larges fenêtres, une tourelle finement sculptée, rehaussée d'un toit d'or...

Pour l'achat d'une maison

Nous déjeunions ensemble, trois jours après son éclatant succès. Dès le début de la conversation, Marcel Laurent — Adalbert pour la famille — s'était récrié :

— Et surtout, ne parlons plus du passé.

Belle occasion d'envisager l'avenir. Laurent y consentit. Vainqueur de Bordeaux-Paris, propriétaire d'un compte en banque ne pouvant que s'arrondir, Marcel Laurent a le droit de regarder loin devant lui.

Comme le lui dit M. Weishaupt « ce ne sont plus des chimères ».

— Vous savez, explique Laurent, je veux toujours ma maison. Ce sera mon premier achat. Je vais placer tout l'argent que je gagnerai. Dans trois ou quatre ans, lorsque j'en aurai assez, j'irai dans un coin tranquille de la grande banlieue et je choisirai mon pavillon.

« Ce que je serai fier quand je l'aurai. Je le sens... »



Laurent et son père adoptif, M. Weishaupt, après la victoire du jeune coureur dans Paris-Montereau.



Aux vingt-quatre heures de Lisbonne, Laurent, Pariset et Cosson.

Beaucoup de lettres : des amis nouveaux

« Rien ne me fera jamais changer d'avis. » Ces quelques mots, Marcel Laurent les a prononcés avec force à l'intention de M. Weishaupt, qui a été effrayé par le nombre de lettres de toutes sortes reçues « par son grand garçon ».

Des lettres féminines, pour la plupart. Des « tapeurs ». Des propositions d'affaires et bien d'autres choses encore.

Laurent n'en a rien gardé.

— Quand je pense, expose-t-il avec philosophie, que certaines personnes ne me disaient pas bonjour, il y a quinze jours, et que maintenant elles me saluent. Je leur réponds gentiment, vous savez, mais je n'en pense pas moins.

« Mes seuls amis, les vrais, ce sont ceux des mauvais jours. M. Gal, président de l'A.C.B.B., M. Guignard, mon premier constructeur, quelques autres encore, qui ont toujours cru M. Weishaupt quand il leur disait :

« Aidez Marcel, aidez-le bien, vous ne le regretterez pas. »

« M. Weishaupt s'arrêtera de travailler, et, plus tard, je ferai comme lui. »

Marcel Laurent tient à gagner beaucoup d'argent immédiatement. Non pour lui. Pour pouvoir dire bientôt à son père adoptif :

« Vous avez assez travaillé pour moi. Maintenant, arrêtez-vous, c'est à mon tour de serrer les dents. »

Ingratitude. C'est un mot que Laurent ne connaît pas.

M. Weishaupt lui a tracé la voie.

— Plus tard, je ferai comme lui. A son exemple, je veux aider les jeunes à sortir. Je veux faire pour d'autres ce qu'on a fait pour moi. C'est toute mon ambition.

Nos lecteurs comprennent-ils mieux, maintenant, pourquoi ceux qui ont approché Laurent, avant son coup d'éclat, ont pu l'aimer.

Comprendront-ils aussi pourquoi nous écrivons avec satisfaction :

« En voilà un qui ne changera pas. » C'est si rare et c'est si beau.

F. L.



Louviot gagne

PARIS-RENNES



Rennes, 14e notre envoyé spécial

REPARLONS encore, avant d'entrer dans le vif du sujet de cette course Paris-Rennes, l'une des plus claires des plus intéressantes que nous ayons suivies depuis le début de la saison, de cet article de *l'Auto* intitulé « Les résistances de la route » dans lequel nous signalions à l'attention de nos lecteurs les noms des hommes cherchant à échapper à l'outil, au « trou dans lequel on enfonce les vestales déchu ».

Parmi ceux-là il en était un sur le sort duquel nous nous étions particulièrement attachés, parce qu'il nous semblait infiniment digne, celui de Raymond Louviot, vainqueur d'une année, champion de France l'année suivante, vainqueur, alors, d'un tour de France, après avoir été élu, en 1924, champion de France.

Louviot d'enferme dans son malheur si l'on peut dire et il conçut alors de grands projets. Nous les connaissions ces projets, ils sont tous les mêmes, quel que soit leur auteur. Arriver à se hisser à nouveau sur le pavois, faire la démonstration constante qu'on n'est pas « fini », échapper à ce mot terrible qu'on s'entend trop facilement à celui du « sort ». Combien de temps s'écoula entre cette « course » et ce « fini » qu'on aimerait à jamais ne plus lire.

Et Louviot, dans toutes les épreuves qu'il disputa, fit de son mieux pour se faire remarquer. Tout d'abord, dans Paris-Bordeaux, il était au premier rang et dans Paris-Rennes, hier, dans Paris-Rennes, commençant sous un ciel grisâtre et terminé sous un ciel immaculé, Louviot prit le meilleur. Nul ne pouvait lui résister. Il fut l'organisateur de la première fugue, d'ailleurs la seule

de la journée et dans les dernières côtes du parcours il attaqua à son tour pour ne plus garder accroché à ses banques que Carlini et Fontenay qu'il eut ensuite peine à régain au sprint.

La fugue du départ fut pour auteurs Lemoine, Tanneveau, Pierre Magne, Louviot, Carlini, Clamuel, Passat, Osson, Lavel, Fontenay, Haffio, Clergeau et Munier.

On ne cria pas au fou parce qu'on savait bien qu'il y avait dans ce lot de bonnes volontés, décidées à ne pas s'arrêter en chemin.

On ne cria pas à l'innocence car dès l'heure chartraine l'avance des leaders était d'une minute sur le peloton, 12 km. ayant été abattus dans la première heure.

On eut conscience d'une réussite complète, totale quand à Dreux on accusa un écart de 3 minutes 20 en faveur de Louviot et de ses camarades.

Et Roger Lapébie, causant au titre de celle à Verneuil et abandonnant aussitôt par suite, le peloton des pourchassants perdit en lui une unité dont il aurait eu sans nul doute besoin par la suite.

D'ailleurs, à Mortagne, Lapébie n'était plus là pour exciter la convoitise des lâches. L'absence du groupe de tête était tout simplement de plus de 20 minutes. Reprendre ces six minutes, c'était certes s'attaquer à une tâche ardue, mais non pas impossible.

Hélas, il n'y avait personne pour se décider à passer à l'attaque et ce n'est qu'après Alençon, alors que l'écart avait atteint son point culminant, six minutes trente secondes, que Speicher, Debenne, Van Houthe et Vlamynck, entre autres, commencèrent à monter les côtes. A Fougeres, Fontenay, Osson, Tanne-



PARIS-RENNES. — Dimanche gris et frais. Qu'il fait froid ! A la Queue des Yvelines, voici le peloton à la recherche des tuyards.



Le pourcello, à la sortie de Dreux, l'avance active dans la formation en écart. En tête : Speicher.



Tanneveau et Munier, à Moudon, sont en tête avec trois minutes d'avance. Les capotins suivent.



Il y a une prime à Nonancourt. Et c'est Pierre Magne qui l'enlève, en souplesse.



Nombré public à Mortagne. Les « premiers » passent à toute allure. On reconnaît



On ne s'attarde plus qu'à la course de ces derniers. Dans les côtes de Sionvalles, Passat se relance. C'est un peu plus loin après avoir été précédé par les résistances difficiles et alors il n'y avait plus tout de même que deux minutes d'écart entre les deux pelotons, formés des seuls hommes restant en course ou à peu près.

Tanneveau fut impuissant à suivre Louviot, Carlini et Fontenay. Lui, pourtant, si courageux, si vaillant, ne put mieux faire que se maintenir longtemps à une centaine de mètres pour s'effondrer brusquement, vidé par un long et pénible effort se traduisant par une échappée de 300 kilomètres ou si l'on préfère de neuf heures de course.

Mais arrivant en pour terminer au sprint victorieux de Louviot, à son élégante fin de parcours, faite à la fois de sagesse et d'autorité, Louviot ne se livra qu'à dessein pour éviter les attaques désordonnées de Carlini et Fontenay, vaincus d'avance le sprint du poulailler de Moudon et de Pierre Pierrard qui ramporta ainsi à l'occasion de Paris-Rennes une nouvelle et éclatante victoire.

La course, répétée, fut très belle à suivre, passionnante, avec ses longues pourcelles, si indécises dans les derniers kilomètres, avec ses défilés multiples dans les côtes qui se présentent avant Rennes, avec enfin la victoire du meilleur, Raymond Louviot, de ce succès de la route, qu'applaudit dans la voiture de leur constructeur commun, Roger Lapébie après son abandon.

Carlini a été très bon, de même que Fontenay, ruiné par son Tour d'Italie. Celui qui nous a le plus épaté a été incontestablement Osson, en forme meilleure qu'à sa dernière sortie et qui s'impose à nouveau pour le Tour de France.

FELIX LEVITAN.

Raymond Louviot, gagnant de Paris-Rennes, sur bicyclette Mercier, boyaux Hutchinson.

LE CLASSEMENT

1. Raymond LOUVIOT, les 355 kilomètres en 9 h 27 m 32 s ; 2. Carlini, à 30 mètres ; 3. Fontenay, à une roue ; 4. Osson ; 5. Tanneveau, 9 h 21 m 40 s ; 6. Passat, 9 h 32 m 10 s ; 7. Debenne, 9 h 34 m 1 s ; 8. Van Houthe ; 9. Lauck ; 10. Vlamynck.

Le pneu **DUNLOP** a cinquante ans... et toutes ses dents pour mordre la route



Nous avons expliqué à nos lecteurs comment l'U. V. F. se moquait de ses propres décisions d'un soir, contraignant les stayers à courir le samedi à Paris, pour le championnat, alors qu'ils étaient engagés le lendemain à Marseille.

Or, rappelons-le, pour un fait analogue, Paris venant après Marseille, notre bonne U. V. F. avait puni les coureurs qui avaient fait coup double en vingt-quatre heures.



Nous attendions donc la réaction de la commission sportive de l'U. V. F. après les réunions successives de samedi, au Parc des Princes, et de dimanche, à Marseille, quand nous avons appris que la direction marseillaise avait purement et simplement annulé sa réunion.

Pas si bêtes les Marseillais, ils ont voulu donner à l'U. V. F. une leçon de savoir-vivre.

Ils s'y sont pris de la bonne manière.

Pan ! sur le bec. Mais les pontifes du boulevard Poissonnière en ont-ils été émus ? On en peut douter. Seuls les coureurs ont dû la trouver mauvaise : ils ont perdu un contrat. Par les temps qui courent, ce n'est pas drôle, car il est difficile de trouver des courses et plus pénible encore de les abandonner.

Surtout en de semblables circonstances.

Pourquoi n'y aurait-il pas là matière à amendes ?

A infliger, naturellement, aux membres de la commission sportive.

Les journaux ont annoncé la naissance d'une nouvelle équipe d'américaines : D...G...

Première course : au mois de septembre.

Ce que les journaux n'ont pas dit, c'est que les deux hommes ont signé un contrat avec vingt-cinq mille francs de dédit.

Ce qu'ils n'ont surtout pas dit, ce sont les circonstances dans lesquelles la signature d'Emile D... a été obtenue, celle de G... étant acquise à l'avance, et pour longtemps, à ce rusé et machia-vellique manager.



Un soir, un bon dîner. De bonnes bouteilles. Le manager parle, parle, de tout, de rien, selon son habitude, surtout de rien.

Il parle, il boit. D... parle et boit. Plus encore. L'autre joue les sergents recruteurs. Il s'y entend. Le champagne pétillait. C'est la fête...

Un papier est tendu, un stylo préparé, une main molle signe machinalement.

Victoire ! Le contrat est là, avec vingt-cinq mille francs de dédit, dans la poche de notre fameux personnage.

Il a encore réussi un beau coup.

Bien en dessous, pour ne pas perdre ses bonnes habitudes.



Que deviendra l... dans cette affaire ?

Il était pour D... un équipier solide, l'homme sur qui on peut se reposer, l'athlète infatigable, jamais mécontent, toujours prêt à rendre service. Pour tout dire, une bonne pâte.

Une trop bonne pâte. Quand D... aura goûté du régime qui faillit perdre P... puis B... et qui a miraculeusement conservé G... il aura sans doute compris.

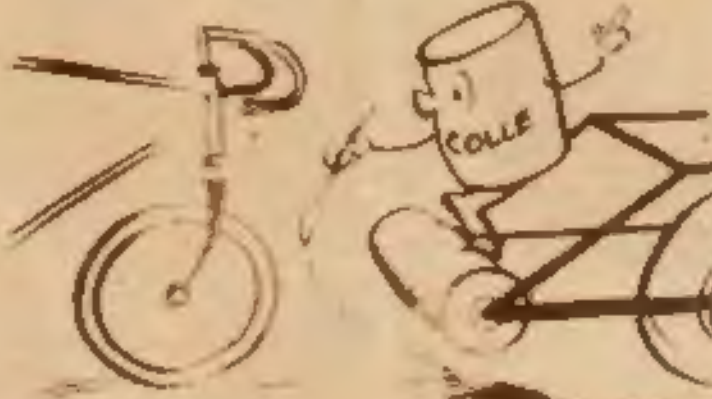
Il voudra revenir à son premier associé.

Il aura vingt-cinq mille francs à verser.

Les regrets seront bien tardifs.

Tout dernièrement, envisageant le « divorce » Minard-Lavalade, je n'ai pas été mauvais prophète quand j'ai prétendu que le Niçois retournerait à son pacemaker. C'est maintenant chose faite.

Minard n'a plus voulu être le le pantin dont on tire les ficelles. Il



a pensé, brusquement, qu'avec Lavalade, après tout, il avait toujours fait de bonnes choses. Il lui a fait un petit signe timide, et il est re-

L'A.B.C. DE LA MÉDECINE SPORTIVE¹⁵ par le DOCTEUR MATHIEU

Nos performances baissent...

Nous avons vu dans le précédent numéro les causes de la fatigue : ce phénomène est provoqué par la présence de déchets, de résidus qui apparaissent dans les muscles pendant le travail. Ces substances appelées substances fatigantes traduisent la combustion du glycogène, le muscle utilisant ce produit comme la machine brûle son charbon pour fonctionner.

Étudions donc cette fatigue.

Elle se caractérise primitivement par une sensation de lassitude, véritable signal d'alarme de l'organisme, qui annonce l'accumulation de substances fatigantes dans le muscle.

En pratique il existe plusieurs sortes de fatigues :



I. — FATIGUE LOCALE

Au début, en effet, ces substances restent dans le ou les paquets musculaires en action, et la fatigue est locale avec une sensation limitée au groupe en action. C'est un phénomène banal qui cesse avec le repos et ne laisse pas de suites appréciables.

Assez souvent, tout en restant locale, la fatigue peut être plus accusée, avec une sensation de courbature précise à un endroit. Notons que cette courbature locale peut, dans certains cas, n'apparaître que légère sur le moment et devenir très accusée plusieurs heures après. C'est un phénomène bien connu que le début de l'entraînement ou la reprise de l'entraînement ont des lendemains pénibles avec des localisations douloureuses.

II. — FATIGUE GÉNÉRALE

a) Fatigue normale (bonne fatigue).

Le sang, en circulant, emporte ces substances fatigantes dans tout l'organisme, et si le travail physique intense persiste, ces substances devenant très abondantes vont imprégner tout l'individu, et la fatigue va devenir généralisée.

Si l'imprégnation est moyenne, cette fatigue générale n'est pas une sensation désagré-

ble, c'est une simple lassitude et elle est caractérisée par une augmentation de l'appétit et un besoin de dormir assez accusé. C'est ce que l'on pourrait appeler la *bonne fatigue*.

b) Fatigue aiguë (courbature fébrile).

Mais si l'effort a été trop prolongé, le sujet ayant trop résisté à la sensation de la fatigue soit par un effort de volonté : c'est le cas des athlètes en compétition ; soit que, sous l'influence de l'excitation du jeu, c'est le cas des jeunes enfants, ils ne la perçoivent point, l'imprégnation des produits toxiques augmente et vont apparaître des phénomènes généraux d'intoxication, c'est la fatigue aiguë : elle est caractérisée par de la fièvre, c'est la fameuse « courbature fébrile ». Le sujet a des frissons, un violent mal de tête, il est en transpiration et sa température peut monter à 38 et 39° et plus. La langue est sale, en terme médical l'on dit saburrale. La diarrhée est fréquente, le sujet a une soif ardente et « il a mal partout ». Les urines sont de couleur très foncée et sont peu abondantes.

En général avec du repos tout s'arrange en très peu de temps (de deux jours à quatre jours).

c) Fatigue suraiguë (forçage).

Très rarement l'on voit, à un degré supérieur d'intoxication, apparaître les mêmes phénomènes mais beaucoup plus accusés ;



des soins énergiques doivent être donnés, l'on est en présence d'un malade par intoxication qui réclame l'intervention d'un médecin. En attendant l'arrivée de ce dernier, un seul conseil : « Ne donnez jamais d'alcool à ces sujets sous couleur de les remonter ».

Le type extrême de cette fatigue suraiguë peut être représenté par les animaux « forcés » à la chasse (la viande de ces animaux n'est pas comestible tellement elle contient de substances fatigantes et d'autres poisons de déchets).

(A suivre.)

Dans notre prochain numéro nous traiterons de la question du surmenage.

En voici une nouvelle : le tir à la carabine.

Mais Gérardin a des cibles pour le moins bizarres : les petits carreaux des cabines du Parc des Princes...

Pan ! Encore un carreau d'cassé. V'là Gérardin passé.



Arthur Sérés a recommencé à courir sur la route.

Jeddi il fera le Circuit de Paris. La forme revient doucement.

Son père ? Il va de mieux en mieux. D'ailleurs, lorsqu'on demande à Tuter comment il se porte, il répond simplement :

« Il doit rouler dans quelques jours... »

C'est bon signe.

Georges Sérés sur la route à bicyclette, c'est que tout marche, tout fonctionne.

Le vélo, pour lui, c'est un thermomètre.

Désormais c'est de Guérin qu'on s'inquiète, Guérin dont la chute, au Parc des Princes, a failli avoir des conséquences fâcheuses.

Les entraîneurs motocyclistes viennent d'être durement éprouvés. Espérons que le mauvais œil n'est plus sur eux, maintenant ; il y a déjà eu trop de victimes, en demi-fond.

R. L.



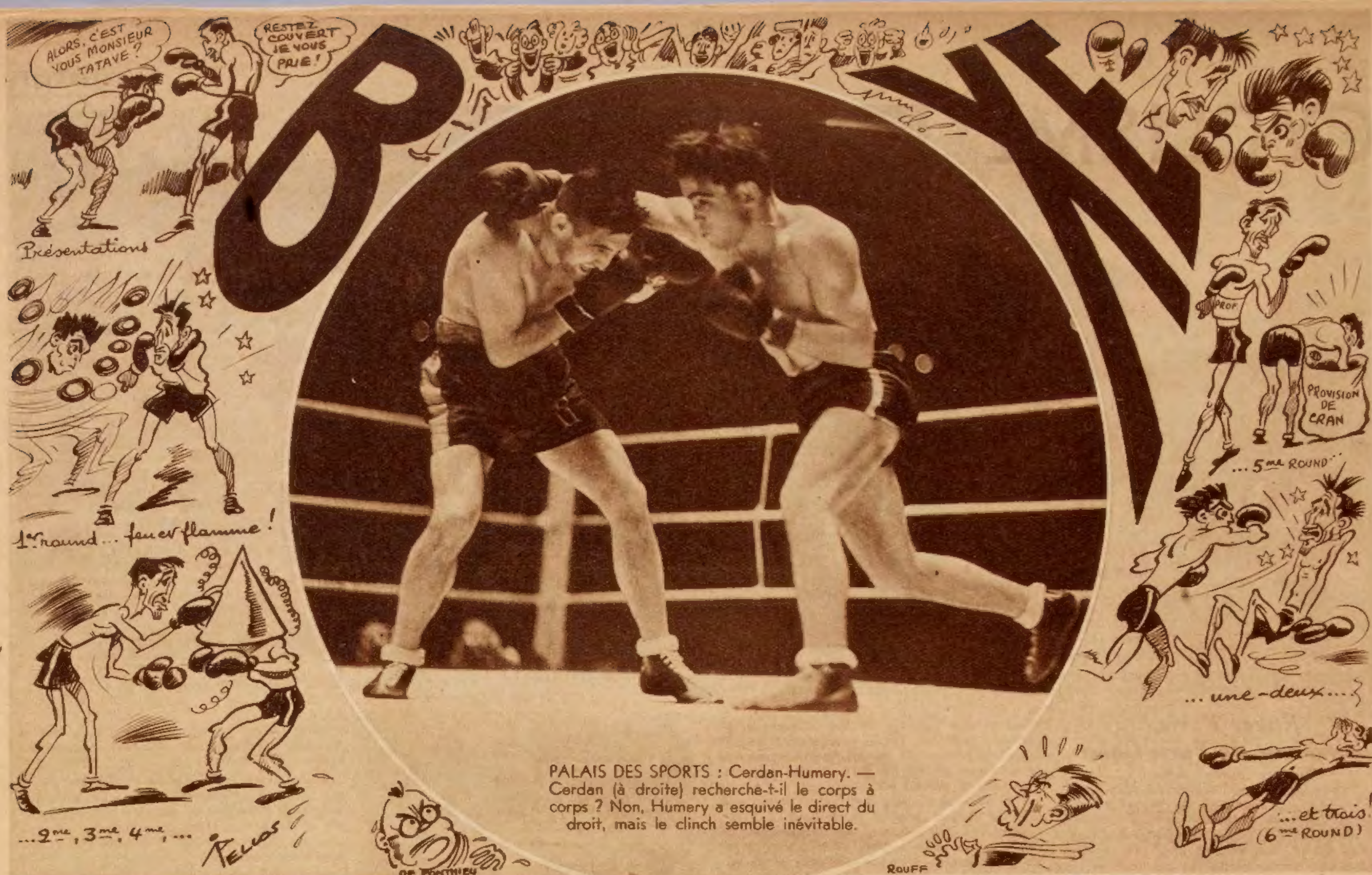
Pourquoi pas ? - Alors, vous payez les frais des divorces...

Non, car je ne citerai pas de noms.

Mais on n'est pas près de m'accepter au « casino ».

Tant mieux, d'ailleurs, c'est le meilleur moyen de faire des économies.

On vous a parlé des diverses passions de Louis Gérardin : le ski, le cinéma, la culture physique.



PALAIS DES SPORTS : Cerdan-Humery. — Cerdan (à droite) recherche-t-il le corps à corps ? Non, Humery a esquivé le direct du droit, mais le clinch semble inévitable.

La belle, l'abondante semaine que voilà ! La « rixe » a surprise Humery-Cerdan, l'exhibition de Georges Carpentier et trois championnats de France ! D'où soixante mille francs à Wagram, quelque quinze mille à l'Elysée-Montmartre et les deux cent cinquante mille environ du Palais des Sports. Et cette manne sonnante et rébuchante tombe sur les rings parisiens au moment précis où l'on crie à la crise dans la boxe. Cette crise, il est vrai, ne semble sévir assez faiblement que sur les programmes des réunions pugilistiques, ce que les grands ordonnateurs du noble art expliquent par le manque de boxeurs dignes de ce qualificatif. Et vous pourrez toujours essayer de leur faire comprendre que s'il n'y en a plus, ou presque, c'est que personne ne s'est jamais soucié d'en former. On se contente, généralement, d'user dans leur fleur les hommes qui montrent un peu de qualité, puis, quand ils succombent, dans une épreuve au-dessus de leurs forces, on les « laisse tomber » avec éclat. Voyons, avez-vous jamais eu l'impression que les gens supposés de veiller sur la boxe en France consentent à suivre une politique bien définie ? Pas moi...

Et ce n'est pas le magnifique championnat de poids lourds organisé au profit de la veuve du regretté Cuny, lundi dernier, salle Wagram, qui me fera changer d'avis. MM. Charlie Rutz et di Méglio nous ont offert là une parodie de choix, le premier singeant à s'y méprendre quelque ballerine obèse, le second soufflant dix rounds durant comme un éléphant de mer échoué sur une plage excentrique. Au bout de cette émouvante manifestation paléontologique, le champion — révérence parler — conserva son titre, laissant aux spectateurs navrés l'horreur définitive des combats de poids lourds. Ce n'était plus Wagram, c'était Waterloo...

C'est à ce moment que l'exhibition de Georges Carpentier, avec Emile Lebrize comme partenaire, vint réhabiliter la boxe. Trop profondément épris de vraie bataille pour m'emballer devant un simulacre, si réussi soit-il, j'écris en toute sincérité que notre « grand » fit tout de même, au premier round, une chose purement éblouissante, nous rendant, pour une fraction de seconde, le Carpentier désormais entré dans la légende. Portant une droite, sentant qu'il l'avait ratée, il la rattrapa au sens exact du terme et la posa, avec autorité et puissance, à l'endroit voulu. Eh bien ! il faut être vraiment un grand champion pour réussir cela, tant d'années après. Et nos Diogène à la manque feront bien d'en prendre de la graine...

Qu'après ces trois rounds délectables le championnat de France des poids mouches nous sembla un peu terne, qui ne le comprendrait ? Il n'est point commode de boxer le « grouillot » Bibi Burah, on le sait. Bien qu'il fit tout son possible pour fixer son adversaire, déguisé en balle de caoutchouc, et quoiqu'il y parvint souvent, Pierre Louis ne fut déclaré vainqueur qu'au bout d'un match assez médiocre, aussi peu émouvant que possible.

Le troisième championnat de France de cette semaine, qui opposait, mercredi soir, à l'Elysée-Montmartre, Georges Bataillé, tenant du titre, à Bernard Leroux, qui le lui ravit, nous donna la joie d'un vrai et ardent combat. Devant un Bataillé dangereux, Leroux fit d'excellentes choses et, indiscutablement, prit le meilleur. Qui l'eût dit, lorsqu'il venait en préliminaire chaque semaine, à Wagram, avec

l'exactitude d'une suite de roman-feuilleton ? Personnellement, je n'y avais pas cru. Le voici champion de France, égal aux meilleurs, avec un joli record acquis en terre britannique.

Son match contre Bataillé m'a satisfait en tout point. Il a combattu comme il fallait le faire, risquant là où il devait risquer et usant de prudence au bon instant. Bref, il a « été chercher » son titre, et il convient de louer ce gosse de l'avoir fait en boxant avec sa tête autant qu'avec ses poings, ce qui n'est point tellement fréquent, ces temps-ci. Et du punch, avec ça ! Plusieurs fois, sa droite fit plier les genoux de Bataillé et l'issue de la rencontre doit mettre un peu de baume au cœur de nos amis anglais, qui comprendront maintenant que leurs champions fussent aussi régulièrement battus par le poulain de Taquet. C'est un champion et il faut le faire boxer, le plus rapidement et le plus souvent possible, devant le grand public. Mais vous ai-je dit que Jeff Dickson était là, mercredi soir ?...

On peut encore douter de ce que Marcel Cerdan, nouvelle étoile au firmament des poids welters, soit un boxeur extraordinairement scientifique. On ne peut plus mettre en doute, en tout cas, ses qualités de courage. Pour opérer le redressement quasi miraculeux qu'il a réussi devant Humery, après le calvaire des premiers rounds, il faut avoir le cœur rudement accroché. C'est d'autant plus méritoire de Cerdan qu'habitué à vaincre et à vaincre des hommes — Locatelli mis à part — d'une classe très inférieure à celle d'Humery, il n'a pas encore eu le temps d'apprendre à souffrir. Les fils de rois savaient tout sans avoir rien appris. Royal héritier du pugilisme français, Cerdan sait souffrir et serrer les dents sans l'avoir jamais appris. Il ira loin si on se décide à lui apprendre ce qu'il ignore encore. Et ce n'est pas mince.

Mais ce combat qui devait lui réussir si brillamment nous a montré Cerdan en progrès au moins sur un point : le combat de près. Le Nord-Africain a gagné son match dans la dernière minute du cinquième round, quand, lassé des corps à corps, ayant compris qu'il pouvait y travailler lui aussi, il se décida tout à coup à répondre du tac au tac. Un premier crochet du droit cassa Humery en deux. Ce crochet fut suivi d'autres qui avaient conservé suffisamment de puissance. Dès ce moment, Humery ne fut plus lui-même. Car, si Cerdan déteste qu'on le « chatouille » à cet endroit, Humery l'aime encore moins.

Et pourtant Humery faisait déjà figure de vainqueur. Après un premier round pour Cerdan, le Nordiste s'était mis sérieusement au travail. Boxant de près, il força bientôt son adversaire à observer la défensive. Et il est extrêmement difficile et dangereux de battre en retraite devant Humery. Cerdan l'apprit à ses dépens. Des rafales d'uppercuts secouèrent sa tête à la manière d'un punching-ball. L'espoir abandonna le camp des supporters de Cerdan. Jusqu'au milieu du cinquième round, Cerdan, ballotté comme un bateau « étalant » un typhon, donna l'impression qu'il allait échouer d'un moment à l'autre. Puis ce fut le miracle : le crochet du droit à l'estomac qui battit le Nordiste. Le reste, je vous l'ai conté plus haut.

Et voilà une deuxième victoire — et flatteuse — à l'actif de Cerdan. Tout de même, je voudrais, pour le salut de notre champion, qu'on ne l'exploite pas trop rapidement. Croyez-moi, Cerdan a encore beaucoup à apprendre. Il faudrait lui en donner le temps.

ROBERT BRE.



Ne dirait-on pas que Cerdan (à gauche) a pris ses dispositions pour lancer un swing du gauche à Humery, en garde ? Illusion de l'instantané.

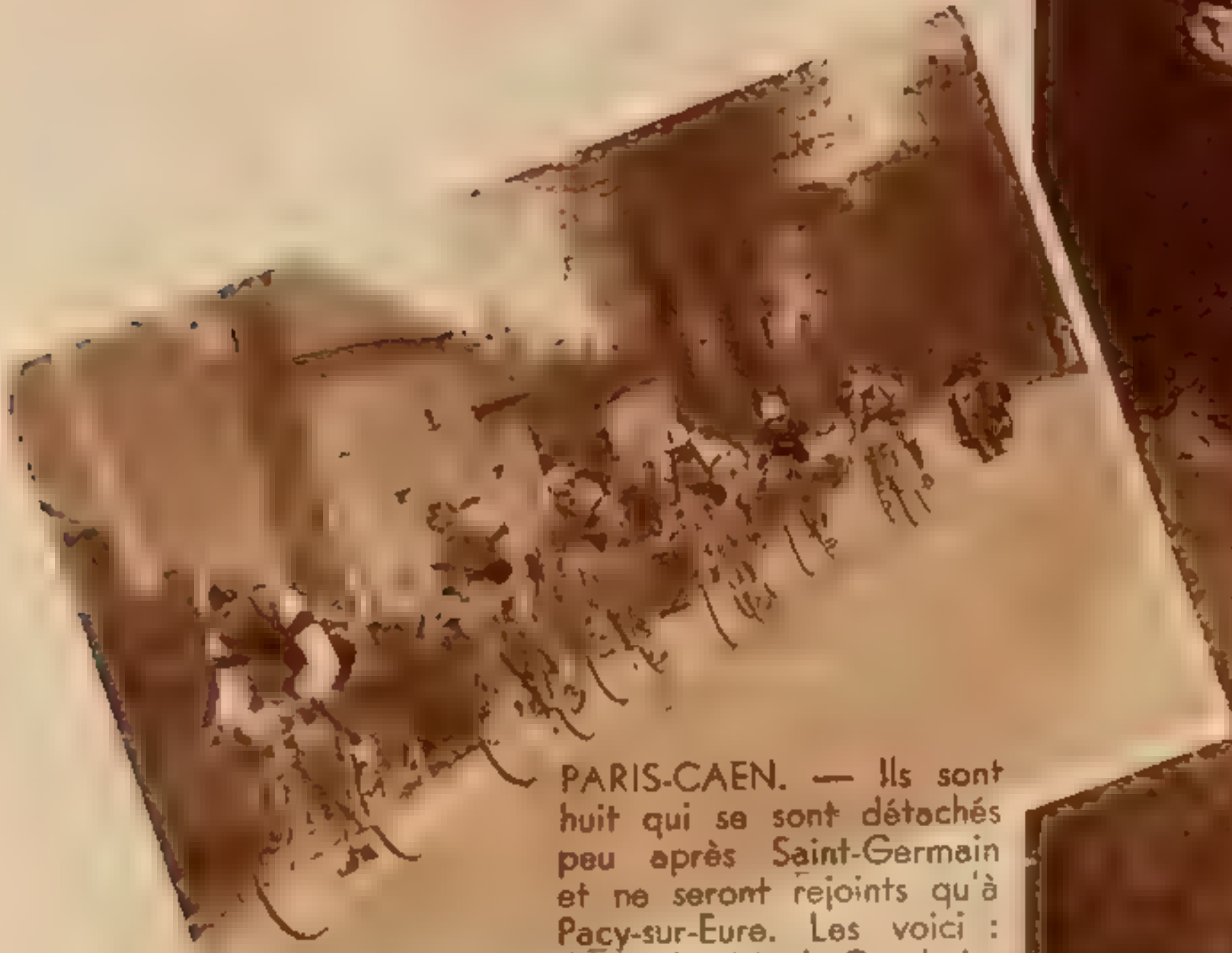


Cerdan vainqueur. Tandis qu'Humery, dans son coin, reprend lentement connaissance, Cerdan, appelé par les photographes, va lever la main en signe de joie. A gauche : admiratif, Jeff Dickson.



Réelle jeunesse, hein ! Georges Carpentier (à droite), au cours de son exhibition avec Lebrize, à la salle Wagram, au profit de la veuve du regretté Cuny, a démontré qu'il avait gardé tous ses admirables réflexes de virtuose de l'escrime du poing !

CYCLISME



PARIS-CAEN. — Ils sont huit qui se sont détachés peu après Saint-Germain et ne seront rejoints qu'à Pacy-sur-Eure. Les voici : Gacé, Le Moal, Coudrain, Murat, Pothier, Georges Sérès, Orlando et Van Hoorne.



PARIS-CAEN. — Une jolie vue du peloton aux environs d'Evreux. C'est Roger Paris qui gagnera, battant Taille au sprint.

Roger Paris, vainqueur de Paris-Caen

(De notre envoyé spécial.)

A l'exemple des professionnels, des amateurs et indépendants ont disputé dimanche une épreuve sur Paris-Caen. Celle-ci, qui réunissait les équipes complètes des principaux clubs parisiens, donna lieu à une course très disputée. Elle fut marquée par la supériorité des hommes du Vélo-Club de Levallois et se termina par la victoire de Roger Paris. Le gagnant, taillé sur le modèle de Robert Charpentier, s'affirme comme un des plus sûrs espoirs routiers de la saison. Après avoir enlevé le Critérium amateur, le poulain du V. C. L. avait, en effet, triomphé au classement général de Paris-Alençon-Rennes.

L'intérêt de cette épreuve se trouvait accru du fait que nombre de « Wolbériens » y participaient. Le Nizhery, Dassé et Murat se comportèrent admirablement, de même que Lesguillons et Landrieux. A leurs côtés, Taille, de l'A. C. B. B. qui, cette saison, s'était distingué en remportant Paris-Conches, fit une course splendide que devait récompenser une belle place de second. Roux et Muller, du C. S. I., ainsi que Pedrali, de l'U. V. P., furent également parmi ceux qui se mirent le plus en vedette.

Le champion de France Svoboda fut régulièrement lâché ; par contre Chocques, Cottard, récent vainqueur du Prix de Saint-Denis, Legendre, doivent leur mauvais classement à des accidents divers de course.

A la suite de fugues successives, il ne restait plus que huit hommes à vingt kilomètres de l'arrivée. Les quatre Olympiens : Grimberg, Jacquet, Lesguillons, Paris, Taille ; le champion des postiers, Roux, et les deux Italiens de Paris : Tacca et Pedrali. Quelques kilomètres plus loin, Danguillaume, Le Nizhery, Chapelet et Muller se joignirent à eux. Tacca et Taille saisirent l'occasion alors que le « maillot jaune » Le Moal était lâché, pour secouer le peloton. Tandis que Muller, Chapelet et Danguillaume lâchaient pied, les neuf hommes

filaient vers l'arrivée. A dix kilomètres de celle-ci Taille et Paris attaquèrent et, au sprint, le poulain du V. C. L. battit nettement le sociétaire de l'A. C. B. B. Treize secondes plus tard, le second peloton faisait son entrée sur la piste où Le Nizhery, justifiant ses qualités de pistard, prenait le meilleur.

Plusieurs des hommes qui disputeront la semaine prochaine le Prix Wolber semblèrent ne pas tenir la distance ; ce fut le cas de Danguillaume, du champion de Paris Couderc, Hordelalay, etc. Le V. C. L. peut espérer une belle course de la majorité de ses poulains dans le Wolber. Jeudi à Monthéry, où tous ces hommes se retrouveront, les places seront chères pour succéder à Couderc au titre de champion de Paris. Mais Paris a une belle chance d'enlever son premier titre officiel.

RENE MOYSE.

Surprises au Parc des Princes

AUGUSTE WAMBST, Lemoine, Terreau et Paillard sont qualifiés pour la finale du Championnat de France de demi-fond, cependant que Gabard, Constant, Lacquehay, Blanc-Garin, Georges Wambst et Sausin sont admis à faire valoir leur droit au repêchage, tel est le résultat brutal de cette première journée de l'épreuve nationale qui a pu enfin avoir lieu, la pluie s'étant décidée à signer un armistice.

Certains avaient écrit qu'on enregistrerait des surprises dans ces séries éliminatoires. Ils ne s'étaient pas trompés, car Lacquehay, Gabard et Georges Wambst étaient généralement considérés comme favoris et se partageaient les faveurs des pronostiqueurs. Comme quoi on peut se tromper...

La grande victime de la journée est incontestablement Albert Gabard. Nous ne voulons rien enlever au mérite d'Auguste Wambst, qui a prouvé depuis longtemps sa grande classe, mais il a, indiscutablement, bénéficié de l'aide de Lacquehay.



A. Wambst, Lemoine, Terreau et Paillard se sont qualifiés pour le Championnat de France de demi-fond. Sur ce document, au Parc des Princes, on voit Paillard (à gauche) et Terreau.

Pour tous, Gabard est considéré comme l'intrus et certains voulaient à tout prix l'empêcher de concrétiser sa supériorité de ces derniers temps. On y est parvenu...

★

Dans la seconde série, les choses se passèrent plus simplement, Terreau affichant une nette supériorité. Le champion de France 37 sur le ciment redevient lui-même, et il faudra compter avec lui dans la finale. Paillard, qui termina second, fit un départ

« epoustouffant » puis se contenta de suivre le train ensuite, ayant dû céder le commandement à Terreau.

Après avoir été un moment en tête, Georges Wambst se défendit comme un beau diable, mais il ne put se dépêtrer de Blanc-Garin et de Sausin, très brillants. Visiblement, Georges Wambst n'était pas dans un de ses meilleurs jours.

Et Virol ? Parti en tête, il commit l'imprudence de faire, à froid, un départ à tout casser. Il ne s'en remit jamais par la suite et termina sixième, ayant fait l'impossible, jusqu'à la cloche, pour battre Sausin et être admis au repêchage du même coup. Il n'y parvint pas et c'est dommage et tout à l'honneur de Sausin.

Virol ne doit pas se décourager. Son échec d'hier n'a rien d'infamant. Et puis, Virol a le coup de pédale du Lacquehay des grands jours et la fougue de ses vingt-quatre ans. C'est plus qu'il n'en faut pour faire un grand champion...

ANDRE BOSSE.

François Neuville a gagné le Tour de Belgique

(De notre envoyé spécial.)

François Neuville qui l'an dernier n'avait guère brillé semble s'être retrouvé. Le Tour de Belgique qui vient de se terminer et qui le vit triompher nous a montré un homme en pleine forme et dont la course superbe doit justifier la prochaine sélection dans l'équipe belge du Tour de France.

Vendredi soir, à Namur, à l'issue de la seconde étape, Albert Bernaert précédait Silvère Maes au classement général du Tour. A l'issue de la troisième étape, gagnée par Marcel Claeys devant Desmets et Neuville, trois hommes figuraient *ex-aequo* comme leaders du Tour : le spécialiste du cross cyclo-pedestre Vermassen, François Neuville et le rapide Flamand Hamelryckx.

La journée de samedi devait être la journée de François Neuville. Le coureur avait à effectuer deux demi-étapes Mersch-Bastogne contre la montre et Bastogne-Liège en ligne. Contre la montre, le vainqueur de Bordeaux-Paris Somers triompha précédant Neuville. Mais ce dernier devait prendre sa revanche dans l'étape en ligne et à l'issue de cette dernière journée devenait leader du classement général.

La cinquième et dernière étape menait les concurrents de Liège à Bruxelles. A quelques 40 kilomètres de l'arrivée le peloton comprenait encore une trentaine d'unités. La dernière étape devait être l'occasion d'une victoire pour Antoine Loncke, François Neuville terminait 19^e mais conservait néanmoins la première place du classement général. Notre homme manqua de peu de perdre dans cette ultime étape le bénéfice de ses efforts de la semaine. En effet une crevalson l'immobilisa au moment où le peloton chassait le plus fort. Mais son avance était telle qu'elle lui permit néanmoins de conserver une première place amplement méritée. Il est fort probable qu'à l'issue de cette épreuve les sélectionneurs belges feront appel à lui pour défendre leurs couleurs au départ de la grande boucle le mois prochain au Vésinet.

★

François Neuville, gagnant du Tour de Belgique, sur bicyclette Helyett, boyaux Hutchinson.



Une vue des concurrents du Tour de Belgique, le long de la Meuse. C'est Neuville (en médaillon) qui gagne l'épreuve classique.

Bluemels

La Pompe Type Tour de France

A la veille de France-Angleterre et de la Troisième Coupe du Monde

A quarante-huit heures de la rencontre France-Angleterre, à une semaine et demie des premiers matches de la Coupe du Monde, la chose internationale prend la première place dans l'activité sportive. Notre championnat de division II, qui n'est toujours pas terminé, en pâtit quelque peu. Disons pour liquider vite ce sujet cette semaine que Saint-Etienne, Colmar et Rennes ayant tous trois vaincu dans leurs matches contre Toulouse, Caen et Reims, la situation est absolument inchangée. A deux matches de la fin, Saint-Etienne compte 38 pts, Colmar 37 et Rennes 36.

Reste à savoir qui a la tâche la plus facile des trois aspirants à la montée automatique en division nationale. Incontestablement c'est Saint-Etienne, qui doit recevoir jeudi Arras et dimanche Tourcoing. Etant donné la forme actuelle de la grande équipe du Lyonnais ces deux matches devraient se terminer par deux victoires. Ainsi l'ascension de Saint-Etienne serait-elle enfin réalisée. Je puis bien dire : « enfin » puisque c'est seulement au bout de la quatrième saison que le onze stéphanois, trois fois de suite coiffé sur le poteau au dernier moment, réaliserait son plus cher vœu.

Mais il ne faut tout de même pas faire si bon marché des chances de Colmar et de



ENTENTE PARISIENNE-WOLVERHAMPTON (2-1). — Le Red Star renforcé a fourni une excellente partie devant le second du championnat anglais. La défense joua fort bien et Gonzalès, en particulier, produisit un brillant match. Le voici prêt à l'arrêt sur une balle haute. A gauche : Meuris.



ENTENTE PARISIENNE-WOLVERHAMPTON (2-1). — Voici Albacète (à droite) marquant le premier but parisien, devant lequel Scott (au sol) marque son impuissance. A gauche : Scopelli, dont la finesse et l'intelligence du jeu ont été fort prisées du public.

Rennes. Quoique la tâche du onze alsacien soit particulièrement difficile, elle n'est pas au-dessus de ses forces. Toutefois s'il battait Rennes et Boulogne, qu'il doit encore rencontrer sur terrain adverse, il aurait réalisé un de ces exploits qui classent définitivement une équipe.

Reste le cas de Rennes. On sait déjà que les Bretons reçoivent Colmar jeudi. Ils auront ensuite pour hôte Le Havre. Eux aussi sont très capables de l'emporter par deux fois. Mais j'en reviens tout de même à mon idée première. C'est bien Saint-Etienne qui a la tâche la plus facile, et c'est lui qui, ayant un point d'avance sur Colmar et deux sur Rennes, a les meilleures chances d'accompagner Le Havre en division I.

Ceci dit, voulez-vous, avant que nous parlions de la tournée du onze national britannique, que nous disions un mot de Wolverhampton qui s'est produit dimanche à Saint-Ouen et qui a été battu (2 à 1) par une Entente Parisienne qui n'était autre que le Red Star renforcé ?

Plus de quinze mille spectateurs ont assisté, enthousiastes, au succès de leur équipe favorite. Le score est-il juste et les Wolves devaient-ils s'en retourner battus ? Sur l'ensemble du match : non, car les visiteurs eurent aussi souvent l'avantage que leurs rivaux. S'ils ne se montrèrent pas assez efficaces, la question veine entra bien souvent en ligne de compte dans les parades du reste splendides que réalisa Gonzalès. Mais si l'on y regarde d'un peu plus près, on constate que les hommes du major Buckley ont été bien souvent pris de vitesse, qu'ils manquèrent de rapidité, de détente, de jeunesse dans leur jeu. Ils ont fait souvent un bon football, mais n'ont jamais réalisé ces phases irrésistibles qui forcent la victoire.

La première mi-temps s'écoula sans que rien soit marqué. Dès le début de la seconde, l'ailier gauche parisien Albacète, nouvelle recrue du Red Star venue du Maroc, ouvrit le score après avoir débordé la défense anglaise. Cette dernière donna du reste l'impression de ne pas s'être défendue comme il fallait, chaque homme étant persuadé qu'Albacète était hors jeu.

Ce but fut pour l'équipe parisienne une raison supplémentaire d'attaquer avec toute sa foi. Moutet, fort bien servi par son voisin Scopelli, s'en donna à cœur joie. Je me demande encore comment l'un de ses shots ne

valut pas un but à l'Entente, dès la neuvième minute de cette seconde mi-temps. Le goal keeper britannique était battu. Mais le poteau de gauche renvoya la balle alors que chacun la croyait dans les filets. N'importe, cela chauffait pour la défense anglaise. Et lorsque, à la seizième minute, Moutet, d'un remarquable shot, infligea à l'immense gardien de buts des « Wolves » un second but, chacun était dans l'attente de cet exploit.

Bien entendu, les visiteurs tentèrent par la suite de reprendre la direction du match et de réduire leur handicap. Ils manquaient de rapidité pour s'imposer. Et si l'avant-centre Wescott réussit à trois minutes de la fin à tromper Gonzalès, à la suite d'une jolie action de l'ailier gauche Kirkham, il fallut en rester là.

L'arrière droit Morris, le demi-centre Galey, l'inter-droit Wright, l'avant-centre Wescott, l'ailier gauche Kirkham et l'inter-gauche Bryan Jones d'une part, d'autre part Gonzalès, Dupuis, Delfour, Scopelli, Moutet et surtout Garaffa s'étaient montrés les hommes les plus en vue de cette rencontre qui plut infiniment à l'assistance et dont il faut cependant dire que le résultat ne doit pas nous leurrer.

En effet, quatre semaines après la finale de la Coupe d'Angleterre, les grandes équipes britanniques quelles qu'elles soient, qu'elles se nomment Arsenal, Wolverhampton, Preston North End, Aston Villa ou autres sont « hors course ». La classe des hommes reste mais ils n'ont plus l'entraînement nécessaire et ils sont incapables, physiquement parlant, de résister à une équipe jeune, rapide, dont les muscles sont plus neufs.

Devrons-nous parler de la même façon la semaine prochaine après la rencontre France-Angleterre qui va se dérouler jeudi à Colombes et qui, imprévue il y a quelques semaines, prend l'allure du match sensationnel de la saison ?

Le onze de la Rose va terminer au stade de Colombes une tournée qui l'a mené précédemment à Berlin et à Zurich. A Berlin il alla infliger une nette défaite à l'équipe d'Allemagne. A Zurich, à la surprise générale, il a été battu. Il a dû s'incliner devant un onze d'Helvétie qui, de l'avis des techniciens de la Confédération, rappelle à s'y méprendre par la façon dont il est organisé et par la foi qui l'anime, la grande équipe de 1924 celle qui réussit à se classer en finale des Jeux de la VIII^e Olympiade.

Allons nous à l'exemple du onze helvète, dominer ceux qui nous apprirent le football ou bien nous contenterons-nous comme les footballeurs du Reich de prendre une bonne leçon de ballon et de dire merci à nos hôtes ?

On assure qu'à l'occasion du match contre la France, Drake, le terrible avant-centre d'Arsenal, le plus formidable shooter que j'ai vu, depuis des années, ferait sa rentrée. Mais en traçant ces lignes, je n'ai pas encore confirmation de cette nouvelle.

Quant à l'équipe de France que nous avons laissée il y a deux mois sur un large succès acquis devant la Bulgarie que devient-elle ?

Ses éléments ont été groupés depuis vendredi dernier à Chantilly sous la direction du sélectionneur unique Gaston Barreau que Maurice Cottenet, ex-goal keeper des tricolores, et Victor Mestre, le vieux dirigeant du Racing, assistent.

Dimanche une partie d'entraînement a eu lieu au cours de la matinée devant le onze au maillot bleu ciel et blanc. Il importe peu de savoir que le résultat fut de un but partout puisque ça n'était pas un vrai match qui se jouait mais de connaître la composition dans laquelle le onze tricolore opéra. Il était ainsi formé :

Di Lorto ; Cazenave et Mattler ; Bourbotte, Jordan et Diagne ; Aston, Courtois, Nicolas, Heisserer et Veinante.

Ainsi l'innovation avait consisté à mettre Courtois au poste d'inter droit. Le Sochalien, fatigué ainsi que ses coéquipiers de l'équipe champion de France par de trop nombreux matches disputés au cours de ces derniers jours, fit une partie très moyenne. On regretta fort que Ben Bouali et Jasseron, Bastien et Povolny, Zatteli et Brusseau n'aient pas été, entre autres, essayés. Attendons-nous à voir l'équipe de France qui jouera jeudi, opérer dans la formation de dimanche. Et attendons aussi de l'avoir vue à l'œuvre devant le « onze » de la Rose pour dire si elle est fatiguée, comme on le craint, et si elle a besoin d'un sang nouveau pour se retrouver dans la Coupe du Monde.

Nous voici maintenant à douze jours de notre match contre la Belgique. Il est essentiel, il est nécessaire que nous présentions face aux hommes d'outre-Quévrain une équipe solide et enthousiaste à la fois.

Remettons à la semaine prochaine la présentation définitive du tournoi mondial dont la France sera le théâtre et qui s'annonce passionnant. Bornons-nous à noter que l'Italie, après sa large victoire sur la Belgique, le Brésil, l'Allemagne et la Hongrie fait figure de favorite.

Disons aussi que la Suisse va peut-être faire appel à Bruhin pour être pilier de son équipe, et que la Hongrie réclame Kohut. Elle possèdera ainsi celui que chacun considère comme le meilleur ailier gauche actuel du continent. Comme quoi les vainqueurs de la Coupe de France possèdent des joueurs étrangers de marque. Mais nous le savions depuis longtemps.

Dernière notation qui a son importance : le onze du Reich comprendra très certainement des footballeurs viennois. Etant donné la classe de ces derniers, on comprend que le Dr Otto Nerz en ait ainsi décidé.

MARCEL ROSSINI

Saint-Etienne, grand prétendant à la Première Division

(Toulouse, de notre envoyé spécial.)

Ce match qu'ils ont gagné, les Stéphanois ont mérité de le gagner. Et même on peut dire, sur la physionomie de cette rencontre, que le score de quatre buts à un, qui a consacré leur victoire, n'est point usurpé. Outre, en effet, qu'ils ont su partir dès la première minute, bousculant sur leur passage leurs adversaires surpris, tant au point de vue de la cohésion, de la technique et de la condition physique, ils marquèrent sur leurs rivaux, dans une très mauvaise journée, une nette supériorité.

C'est dès la troisième minute que, sur un centre de Pasquini, l'ailier gauche Kordjra ouvrit la marque. Neuf minutes plus tard, sur une attaque de toute la ligne de Saint-Etienne, le même Kordjra, rabattu, marqua le deuxième but. Dès cet instant, et jusqu'à la fin de la première mi-temps, les Toulousains, bien revenus, dominaient.

Après la pause, la belle ardeur toulousaine parut tomber. Les hommes marquaient moins leurs rivaux, ce qui valut à Hermann de marquer par deux fois pour Saint-Etienne. Toulouse sauvait l'honneur à la trente-deuxième minute, Planques, bien servi par Chalvidan, marquant le plus beau but du match.

Telle qu'elle se présente aujourd'hui, l'équipe stéphanoise, animée d'un beau moral, ne dépasserait point trop la division nationale à laquelle elle a, depuis si longtemps, l'ambition d'accéder, et dont cette victoire lui ouvrira sans doute les portes.

EM. GAMBARDILLA.



CHANTILLY (de notre envoyé spécial). — L'équipe de France, qui s'est entraînée dimanche matin en vue de France-Angleterre. De gauche à droite, debout : Bourbotte, Diagne, Cazenave, Di Lorto, Mattler, Jordan. Accroupis : Aston, Courtois, Heisserer, Veinante, Nicolas.

Écrivez-nous...
Nous répondrons ici

★

LE COIN DU DOCTEUR

Dans mes deux précédentes chroniques relatives au contrôle médico-physiologique en matière d'éducation physique et sportive, j'ai traité successivement de la CAPACITÉ VITALE et de la PERMEABILITÉ NASALE.

Mon confrère le docteur Mathieu vous ayant exposé précédemment, dans son A. B. C. de la médecine sportive, en quoi consistait le travail de la « pompe cardiaque », je crois utile de vous signaler aujourd'hui une épreuve utilisée entre autres par les médecins chargés de « contrôler » les sportifs. Il s'agit de la numération du pouls.

L'on « prend » tout d'abord le pouls au repos, le sujet étant maintenu en position assise, et au calme, pendant deux minutes au moins avant la première numération. Puis, dans un deuxième temps, l'on demande au sujet de fournir un effort. Je vous signalerai, à ce sujet, trois épreuves : l'épreuve de Martinet, 10 flexions complètes sur les genoux, au rythme d'une flexion par deux secondes. Le pouls ne doit pas dépasser 110 à 119 et le retour au calme doit être obtenu dans les deux minutes qui suivent l'arrêt des flexions. — Epreuve de Mathieu : 20 flexions complètes sur les genoux, au rythme d'une flexion par deux secondes. Le retour au calme doit se faire en moins de cinq minutes. — Autre effort type : monter sur une chaise et en descendre vingt fois de suite.

D'après le professeur Hédon, le nombre des pulsations est, normalement, d'environ : CHEZ LA FEMME : 6 ans (109) ; 7 ans (101) ; 10 ans (91) ; 14 ans (88) ; 21 ans (82) ; 28 ans (86).

CHEZ L'HOMME : 6 ans (106) ; 7 ans (99) ; 10 ans (88) ; 14 ans (86) ; 21 ans (76) ; 28 ans (73).

★

■ **UN JEUNE SPORTIF** (Bordeaux). — Il n'est pas nécessaire d'en faire une heure par jour ; 30 minutes suffisent largement ; le matin de préférence. La course à pied. Procurez-vous le livre « Soyons Forts » du Dr Ruffier.

■ **LADOUMEGUE** (Nice). — C'est à votre médecin traitant à vous donner un avis autorisé car il lui est possible de vous examiner complètement. Toujours est-il que vous ne devez pas perdre confiance ; vous guérirez.

■ **MARCYS** (Antibes). — Vous pourriez faire régulièrement un peu de cyclisme.

■ **GOBILLOT** (Hte-Marne). — Votre médecin vous a précisé qu'il n'y avait rien de pathologique dans votre cas ; ne soyez donc pas inquiet. Ce cas est d'ailleurs assez fréquent. Je l'ai moi-même connu, mais à un moindre degré, quand je faisais de la compétition sportive d'une façon régulière. Je suis arrivé à améliorer sensiblement mon état par le rationnement et par une bonne hygiène alimentaire et générale.

■ **DUVAL** (Toulouse). — Vous comprendrez qu'il est délicat de vous conseiller sans avoir la possibilité de vous examiner. En dehors des médecins avez-vous consulté un chirurgien ? Vous auriez peut-être intérêt à le faire en lui apportant, bien entendu, votre radio.

Si l'affection est sérieuse le port de la ceinture ne vous fera pas grand-chose. En ce qui concerne les mouvements de culture physique soyez prudent et demandez d'abord un avis chirurgical.

■ **BASSY** (Toulouse). — Votre poids n'est pas en rapport avec votre taille, mais, cependant, vous devez être « bon pour le service ». Calculez donc votre indice de robustesse de Pignet, indice utilisé dans l'armée. J'ai déjà indiqué, dans *Match*, comment calculer cet indice.

■ **MARC COUPEY** (5^e R.I.). — Demandez donc à votre médecin-chef qui, avant d'être au 5^e R.I., a servi de longues années à l'Ecole de Joinville.

■ **LE BEARNAIS**. — 1. Allez consulter un médecin de votre région ; demandez-lui un examen général et présentez-lui les exercices indiqués, en lui demandant son avis à leur sujet. Vous aurez ainsi une réponse précise du fait de l'examen en question.

■ **ROGGERS** (Maroc). — Dans ma dernière réponse une erreur typographique a fait dire qu'une radio serait inutile. C'est tout le contraire. En effet, étant donné votre cas, je crois qu'une radio serait utile.

D' **PHILIPPE ENCAUSSE**.

■ **Maurice Dupart**. — 1^{er} Vous pouvez vous procurer la Tête et les Jambes, par Henri Desgranges, à la librairie des Sports, 10, faubourg Montmartre ; 2^e Si vous avez seize ans révolus, vous pouvez obtenir une licence à l'U.V.F. 24, boulevard Poissonnière ; 3^e Le siège de cette maison est 102, boulevard de la Chapelle, Paris.

■ **André**, à Bayonne. — Le joueur Urruty continuera cet été à professer le tennis, mais vaient de reprendre son activité comme joueur de pelote basque.



LA FRANCE VIENT D'ACCUEILLIR SES PREMIERS HOTES de la Coupe du Monde

Lundi dernier, au début de l'après-midi, c'étaient les fameux Brésiliens qui parvenaient à Paris. Le lendemain, tard dans la nuit, c'étaient les représentants des Indes Néerlandaises qui faisaient une courte halte dans notre capitale avant de poursuivre leur chemin vers leur métropole, la Hollande, où ils attendront le début de juin pour revenir alors en France affronter, à Reims, la Hongrie.

Evidemment, l'arrivée des Brésiliens était la plus impatiemment attendue. Elle devait marquer une date importante dans l'histoire de cette troisième Coupe du Monde.

Vingt-deux jongleurs de balle

Le Brésil nous a donc dépêché vingt-deux joueurs qui, sans conteste, sont bien les meilleurs de la grande nation sud-américaine, si riche en footballeurs de classe. De quoi former deux bonnes équipes, l'une étant plus légère que l'autre, au dire de l'entraîneur Pimenta qui a décidé de répartir ses forces au mieux des circonstances. Voici la liste de ces vingt-deux joueurs venus en Europe avec la ferme intention d'établir que le football brésilien est bien digne de sa réputation, pour le moins l'égal du football argentin dont on a tant regretté le forfait intempestif, et apte

à jouer les tout premiers rôles dans la plus belle compétition de football qui puisse être mise sur pied.

Gardiens de buts : Batataés et Walter ; **arrières** : Jahu, Domingos, Machado et Nariz ; **demis** : Zézé, Martin, Brandao, Argemiro, Britto et Affonsinho ; **avants** : Lopès, Roberto, Leonidas, Niginho, Pércio, Tim, Hercule, Patesko, Roméo, Luizinho.

Dès le mercredi, au stade de Saint-Ouen, on devait avoir un premier aperçu des talents de ces illustres visiteurs, encore que le simulacre d'entraînement auquel ils se sont livrés n'ait pu permettre de les juger à leur vraie valeur. Craignant, en effet, les indiscretions de la presse parisienne qui s'était déplacée au grand complet et se faisait un plaisir de les voir à l'œuvre, les Brésiliens, après quelques exercices d'assouplissement et d'échauffement — car le mauvais temps subsistait toujours — entreprirent un petit match qui prit les allures d'une véritable supercherie. Mais on connaissait déjà trop les personnalités de certains d'entre eux pour ne pas s'apercevoir bien vite que le fameux arrière Domingos jouait avant centre et que le « Diamant Noir » Leonidas, avant centre redoutable, opérait comme demi centre. La presse, avouons-le, goûta fort peu ce genre de plaisanterie, mais

n'en estima pas moins les belles qualités techniques de ces vingt-deux jongleurs de balle dont la réputation d'artistes n'est certes pas surfaite. Reste à savoir si tous ces remarquables manieurs de ballon savent former une grande équipe au jeu étudié, réfléchi, homogène, profond et efficace.

Du dribbling au jeu viril

On appréhende pour les Sud-Américains qui, paraît-il, n'ont point l'habitude de jouer l'homme, les dures rencontres qui les opposeront aux footballeurs européens, habitués à supporter et à donner les charges les plus rudes. Il ne semble pas que cette appréhension soit justifiée, car il est apparu que les footballeurs brésiliens sont pour la plupart de splendides athlètes qui n'ont pas pour eux que leur rapidité et leur agilité naturelle, mais qui possèdent aussi un gabarit athlétique peu différent de celui des Italiens que l'on peut bien prendre comme modèles. Nous pensons toutefois que les Brésiliens feraient bien, avant la Coupe du Monde, de disputer un vrai match d'entraînement contre une bonne formation professionnelle européenne à seule fin de s'habituer aux méthodes de jeu, au caractère du football que l'on pratique sur le Vieux Continent.

M. B.

■ **Fou pédalant**. — 1^{er} Avons fait parvenir aux intéressés ; 2^e Fernand Mithouard est né le 13 mai 1909 ; 3^e Les championnats du monde cycliste auront lieu du 28 août au 4 septembre en Hollande ; 4^e Le championnat de France sur route professionnel est fixé au 18 juin.

■ **Un de l'U.S.S.L.** — La Fédération française de basket-ball a édité un livre concernant les règles de ce sport ; vous pouvez vous le procurer à son siège, 45, place Saint-Georges.

■ **Roger Lericha**. — 1^{er} Le Grand Prix d'endurance automobile a lieu sur 24 heures, au Mans. C'est en 1932 et 33 que Sommer triompha, associé en 32 avec Chinetti et, en 33, avec Nuvalari ; 2^e Etancelin a déjà gagné le Grand Prix de l'A.C.F. en 1930, année où cette épreuve avait lieu à Pau, sur 395 kilomètres.

■ **Un admirateur de Roger et Guy Lapébie**. — 1^{er} Depuis 1930, Paris-Tours fut successivement gagné par Jean Maréchal, André Leducq, Julien Moineau, J. Merviel, Danneels, Le Grevès, Danneels (deux fois) et, cette année, par Jules Rossi ; 2^e Guy Lapébie est né le 28 novembre 1916 ; 3^e Impossible de vous dire exactement quelle est la somme touchée par le vainqueur du Tour de France. En principe, les coureurs d'une équipe nationale partagent leurs prix. D'autre part, tout dépend des étapes et des prix gagnés au cours de cette grande épreuve ; 4^e Le coureur Gréau a déjà fait le Tour de France.

■ **Nicolas**, à Madagascar. — Le mieux serait de vous adresser à un professeur de culture physique ou à un spécialiste. Toutefois, s'il ne vous est pas possible de trouver un professeur près de chez vous, vous pouvez vous-même faire travailler vos enfants. Procurez-vous : « Santé et beauté plastique », de Marcel Rouet, qui comporte des conseils et la description des mouvements de culture physique qu'on peut enseigner à des enfants.

■ **R. P.**, à Tours. — 1^{er} Les principaux coureurs de la marque Mercier pour la saison 1938 sont : Le Grevès, Cogan, Louviot, Terreau, Lauck, Yvan Marie, Garcia, Pages, Munier, De Rick, etc. ; 2^e Archambaud court pour la marque André Leducq, et Speicher pour Alcyon.

■ **Un de la ligne Maginot**. — 1^{er} Le siège du XIII^e corps d'armée est Clermont-Ferrand, celui du XX^e est Nancy ; 2^e En ce qui concerne le G.M.P., adressez-vous à l'Hôtel des Invalides, à Paris.

ACHILLE
aux pieds nickelés.

IMPRIMERIE SAPEL,
98, rue Réaumur, Paris.
Le gérant : H. DESPLANQUES.



Et pourtant ils sont d'accord sur ceci : Pour se bien raser il faut une crème à l'huile d'olive.

VOUS PRÉFÉREZ UNE CRÈME SANS MOUSSE ? N'hésitez pas. Adoptez la seule crème sans mousse à l'huile d'olive : Palmolive. Un doigt de crème sur votre visage préalablement mouillé — même à l'eau froide — un léger massage, et le rasoir glisse tout seul. Vous voilà impeccable jusqu'à minuit, avec la peau douce et détendue. Quelle simplicité ! Quel agrément !

ÊTES-VOUS PARTISAN DE LA CRÈME MOUSSEUSE ? Oui ! Alors soyez partisan d'une crème à l'huile d'olive — la seule ! — Palmolive ! Songez à tous ses avantages ! 250 fois son volume de mousse... 10 minutes sans sécher sous la peau... maintient le poil droit sous l'attaque du rasoir... supprime le feu du rasoir... un centimètre suffit. Splendide ? n'est-ce pas ? Essayez !



VOTRE SATISFACTION garantie!

Achetez bien vite un tube de crème à raser Palmolive — celle que vous préférez ! Employez-en la moitié. Vous serez enchanté ! Sinon renvoyez le tube à moitié vide à Palmolive, 20, rue Vernier. Vous serez remboursé sans discussion !

LES SEULES CRÈMES À RASER À L'HUILE D'OLIVE

LE ROMAN DES GRANDS FOOTBALLEURS

GUILLERMO STABILE "EL FILTRADOR" (3)



Manœuvres d'intimidation.

« A Montevideo, le public était chauffé à blanc. Quelques excès avaient proféré des menaces à l'égard de notre demi-centre Monti, explique Stabile. Plusieurs lettres lui étaient parvenues, qui lui signifiaient de ne pas jouer, s'il tenait encore à la vie. Ni plus, ni moins ! Monti qui n'est pas, vous le savez, une demoiselle que l'on peut facilement intimider, fut tout de même troublé par ces missives plutôt désolantes, si bien que la veille de la rencontre, il vint demander à nos dirigeants de ne pas le faire jouer. Or, notre demi-centre remplaçant Zumelzu avait été blessé précédemment. Si Monti persistait dans son intention de ne pas prendre part au match, notre équipe se trouvait sérieusement handicapée et notre défense amoindrie de 50 o/o. Mais le jour de la finale, dans la matinée, Monti, que nous avions réussi à reconforter et à convaincre, se décida cependant à jouer. Il n'empêche que ce jour-là il ne fut pas le même et que, dans son souci constant d'éviter des incidents, il fut à ce point timoré qu'il ne joua aucun rôle efficace. Ce match, l'Uruguay le gagna par 4 buts à 2. Après un quart d'heure de jeu, son ailier droit Dorado ouvrait le score ; dix minutes plus tard Peucelle égalisait et dix minutes avant la mi-temps, je donnais à l'Argentine l'avantage de la marque et le grand espoir d'une grande victoire. »

« A la mi-temps, les Uruguayens étaient consternés. Songez donc que l'Uruguay venait, durant ces dernières années, de remporter par deux fois le titre olympique et qu'à l'occasion de cette première Coupe du monde, qui coïncidait avec le Centenaire de l'indépendance du pays, il eût bien voulu faire la passe de trois. Je me suis laissé dire que, durant la pause, l'arbitre, le célèbre belge Langenus, avait été l'objet lui aussi de menaces sérieuses, voire même maltraité. Aujourd'hui encore je ne suis pas éloigné de le croire, car il est incontestable qu'après le repos M. Langenus devait avoir de nombreuses défaillances dont quelques-unes influèrent très certainement sur le résultat de la partie, encore que je ne veuille pas diminuer la victoire remportée ce jour-là par nos adversaires. »

Une vieille connaissance : Fernandez.

« Peu après la reprise, alors que je venais de me débarrasser du ballon, l'arrière uruguayen Fernandez, que le public français connaît bien depuis ce match Paris-Montevideo qui a laissé un assez mauvais souvenir et dont ce pauvre Robert Mercier fut entre autres la victime, vint me donner, de sang-froid, un coup de pied au genou avec l'intention évidente de me mettre hors de combat. L'arbitre, Fernandez manqua son but. Après dix minutes de jeu, j'eus une splendide occasion d'augmenter l'avantage de l'Argentine. On m'avait passé une balle « dans le trou ». Je pris de vitesse l'arrière qui était le plus près de moi, le fameux Nazassi. L'échappais également à cet autre arrière uruguayen qui jouit d'une grande réputation en Europe, depuis son séjour en Italie, j'ai nommé Mascheroni, qui s'était vivement rabattu pour se jeter littéralement dans mes jambes. J'eus conscience alors que j'étais en train de gagner la Coupe du monde pour l'Argentine et j'ai shooté juste au moment où Andrade me lançait et où le gardien de buts adverse était sorti de sa cage et plongeait pour tenter de me ravir le ballon au bout du pied. Mon shot put partir néanmoins. Hélas ! Il frisa les montants de buts pour sortir de très peu. J'avais manqué une belle occasion, mais j'eusse mis à profit, qu'elle n'eût pas compté tout de même, car juste au moment où je venais de tirer au but, M. Langenus, je ne sais trop pourquoi, siffla hors jeu pour notre ailier gauche Lvaristo, qui n'avait en rien participé à l'action. Je n'ai jamais bien compris cette décision d'un arbitre tel que M. Langenus et c'est ce qui me fait penser que le grand Belge aux knickerbockers devait bien être sous l'effet des menaces auxquelles je fais allusion plus haut. »



Stabile serre la main de Kohut avant un match Genova-Ferencvaros.

Une manifestation déplacée.

« Dès lors, la malchance se mit de notre côté. Au cours d'une charge avec le manchot Castro, notre gardien de buts Botasso avait été blessé et il poursuivit le match sans avoir tous ses moyens. Bientôt, sur cafouillage, Cea égalisait. Ce fut sur le troisième but marqué par l'ailier gauche Iriarte que la blessure de Botasso nous apparut comme étant un handicap bien difficile pour nous. En effet, le long shot de Iriarte était facile à parer, mais comme il se détendait pour saisir la balle, Botasso ressentit une vive douleur au côté et, durant qu'il réprimait un mouvement de recul, le ballon pénétra dans les filets. »

« Dès lors, au milieu d'une foule déchainée, les Uruguayens prirent un net ascendant et un coup de tête de Castro leur assura un quatrième but et définitivement une victoire ardemment désirée. »

« Ce succès, l'Uruguay le fêta longuement, mais certains de façon pour le moins déplacée, car ils ne trouvèrent rien de mieux que d'organiser un grand cortège à travers les rues de Montevideo, pour promener un cercueil drapé d'un drapeau argentin. »

« Au cours de cette Coupe du monde, j'avais marqué 8 buts et je revins à Buenos-Aires avec une bonne douzaine de médailles d'or dans mes valises. »

Les offres du Genova.

« Et venons-en, maintenant, au départ de Stabile pour la vieille Europe. »

Déjà, le Filtrador avait reçu de nombreuses propositions. De clubs argentins, tout d'abord, qui voulaient s'attacher ses services. Mais Guillermo les avait toutes refusées. Il aimait trop son club, l'Huracan, pour le quitter. »

« Peu avant la Coupe du monde, lui étaient parvenus de nombreux télégrammes d'Italie. C'était le Genova (alors Genoa Club) qui l'invitait, qui le pressait ardemment et qui déjà lui faisait un pont d'or. »

« Alors il commença à réfléchir. Depuis longtemps, en effet, il avait rêvé de pouvoir faire, un jour, construire une petite maison pour ses parents, ses frères et ses sœurs, et l'idée lui vint peu à peu qu'il pourrait y parvenir grâce à ses talents de footballeur. Néanmoins, il remit encore à plus tard sa décision. »

« La Coupe du monde n'était pas encore terminée que le Genova lui envoya un autre télé-

gramme. Puis un beau jour, comme Guillermo, qui était alors employé à la douane du port de Buenos-Aires, se trouvait dans l'exercice de ses fonctions, à bord du grand paquebot italien Conte Rosso qui venait d'arriver, le commandant du bord, le capitaine Olivari, un vieil ami sympathique que Stabile connaissait de longue date, lui remit de la part du Genova un contrat magnifique. Il y avait aussi à bord du Conte Rosso, un professeur de culture physique du nom de Pascucci, qui s'intéressait fort au football et à Stabile. M. Pascucci et le commandant Olivari avaient donc été chargés par le Genova de décider le Filtrador à prendre place un jour sur le Conte Rosso pour gagner l'Italie et ils s'y employèrent de leur mieux. »

« Pourtant, Guillermo refusa encore le contrat qu'on lui apportait. Il ne parvenait point à se décider à quitter l'Argentine. S'il s'y résolut tout de même quelques jours plus tard, c'est qu'à la connaissance de la réponse apportée par le commandant Olivari, le Genova avait câblé des propositions encore plus intéressantes que l'on ne pouvait difficilement repousser et que, dans le même temps, à la suite d'un petit changement de gouvernement en Argentine, le Filtrador avait été révoqué de la douane. Cette fois, Guillermo répondit donc : « Si » et, tout aussitôt, il reçut un télégramme qui lui disait : « Préparez-vous à embarquer lors du prochain départ du Conte Rosso pour l'Italie. »

« Guillermo avait alors quinze jours devant lui. Il résolut de les mettre à profit pour se marier. »

Un soir de carnaval

« Depuis quelque temps il était fiancé à la fille du secrétaire de l'Huracan. Il la connaissait, certes, depuis bien longtemps, depuis l'âge de quatorze ans. Elle avait alors sept ans. Elle était le porte-bonheur de l'équipe. En grandissant, elle était devenue une supportrice enragée du « Filtrador ». »

« Ce fut à la veille de la Coupe du Monde qu'une idylle se dessina entre les deux jeunes gens. C'était un soir de carnaval. Guillermo le faisait avec ses coéquipiers. Ils avaient pris place dans une automobile qui s'était mêlée au corso. Et l'automobile était passée bien des fois sous le balcon de la jeune fille. On s'était jeté des fleurs, des serpents et beaucoup de sourires. »

« Quand Guillermo eut accepté le contrat du Genova, il alla trouver le secrétaire de l'Hura-

can et lui dit simplement : « J'embrasse votre fille en Italie. »

« Et le secrétaire n'avait rien trouvé à redire. L'idée ne lui était même pas venue de s'opposer à ce départ de sa fille et du meilleur avant-centre d'Argentine. D'ailleurs, l'Huracan devait se montrer très chic et laisser à Guillermo son entière liberté. »

« L'avant-veille de son départ, Stabile disputa son dernier match pour l'Huracan contre le Vélez Sarfield. Ce fut l'occasion pour le public de lui témoigner sa grande sympathie. Et Guillermo ne fut pas peu ému quand, par l'intermédiaire du micro, il fit ses adieux à tous les supporters de l'Huracan et à l'Argentine. »

« Le lendemain, il se mariait. Ce fut une jolie fête et, comme bien l'un pense, à laquelle assistèrent tous ses camarades de club et ses dirigeants, et au cours de laquelle il reçut les cadeaux les plus variés. C'est ainsi qu'il conserva précieusement une superbe paire de boutons de manchettes en or, don des supportrices de l'Huracan. »

« Le surlendemain, il prenait le bateau et commençait sa lune de miel. Tout le personnel du Conte Rosso était genois, depuis le capitaine qui avait, comme on se le rappelle, traité lui-même le transfert de Stabile, jusqu'au plus petit moussaillon. C'est vous dire quel accueil il fut fait au « Filtrador » sur le navire et dans quelles conditions agréables il put effectuer la longue traversée. »

« A Santos, première escale du paquebot, il descendit à terre pour frapper quelque peu dans la balle avec l'équipe du bord. A Barcelone, il était attendu par le président du Genova et quelques journalistes italiens qui avaient été dépêchés au devant de lui. Le dirigeant de son nouveau club lui demanda alors s'il voudrait jouer contre le Bologna, deux jours après son arrivée à Gènes. »

« Ainsi, à l'issue d'un long et fatigant voyage, il lui faudrait risquer sa réputation contre une des plus fortes équipes d'Italie ! Il y avait de quoi hésiter. Mais si le président du Genova se gardait bien d'insister, Stabile comprit que l'on comptait vraiment sur sa présence, qui, à elle seule, serait le meilleur stimulant pour l'équipe genoise, dont la situation en vérité était très critique. Alors il répondit « oui » et, sans plus tarder, il alla s'entraîner sur un petit stade espagnol. »

« Son arrivée à Gènes fut un événement sensationnel. Stabile savait bien qu'on l'attendait avec impatience et enthousiasme, mais la réception qui lui fut faite dépassa tout ce qu'il avait imaginé. A tel point qu'il se demanda vraiment si c'était bien lui que l'on attendait. »



Sur le « Conte-Rosso », qui l'amène en Europe, Stabile s'entraîne avec le professeur Pascucci.

« Le Conte-Rosso était encore au large, en vue des côtes italiennes, que, déjà, l'entouraient des navettes chargées de supporters genois qui réclamaient le nouveau venu. Sur un petit môle, en avant du port, ils étaient une cinquantaine qui agitaient des drapeaux. Sur le quai, ils étaient plusieurs milliers. Une grande automobile l'attendait. Dès qu'il y eut pris place, elle fut littéralement assaillie par la foule et c'est à grand-peine que, par la suite, elle put avancer, mètre à mètre, pour gagner la ville. »

« Stabile fut tout troublé par cette réception extraordinaire. »

« Tous ces gens, se dit-il, qu'attendent-ils de moi ? Ne m'ont-ils pas vraiment pris pour un surhomme ? »

« Et il pensa qu'il lui faudrait peut-être faire des miracles. Il ressentit alors un sentiment voisin de l'appréhension. »

« Il faut vous dire que le Genova Football Club était alors bon dernier du championnat. Le lendemain matin, Guillermo se rendit au stade, fit la connaissance de ses nouveaux coéquipiers et prit un petit galop d'entraînement. »

(A suivre.)

MARIO BRUN.

match

Le plus grand hebdomadaire sportif

DANS CE NUMÉRO :

PARIS-RENNES

PARIS-CAEN



BASSIN DE BILLANCOURT-SURESNES : Rowing-Marne. — Le Rowing sourit après sa victoire. Voici, de gauche à droite : le barreur Kunz. A la nage : A. Lacroix, Brérat, Lecornu, Blanzay, Prenant, Jacquet, Lévy, Hombeck.

LE 50^e ROWING-MARNE

MALGRÉ la pluie, le froid, le vent, pour son cinquantenaire, Rowing-Marne a obtenu un très beau succès. de nombreuses voitures, bicyclettes et motos suivirent les équipes de la berge, et sur tout le parcours, malgré les obstacles créés par la reconstruction des ponts de Saint-Cloud et de Suresnes, la foule vint nombreuse en ce samedi après-midi grisailleux voir, applaudir et encourager les deux courageuses équipes à huit rameurs qui luttèrent jusqu'à la dernière extrémité sur les 6 km. 200 du parcours.

Rowing-Marne est toujours un événement sportif de grande envergure, il est en quelque sorte l'Oxford-Cambridge français; mais cette année marquait une date dans son histoire, car il s'agissait du 50^e match annuel.

En réalité, son cinquantenaire est dépassé depuis longtemps car, créé en 1878, Rowing-Marne fut couru pour la première fois en 1880. Pour des raisons diverses et des difficultés d'ordre intérieur il ne fut pas disputé en 1898, 1899, 1900 et 1910 et, enfin, pendant la guerre de 1915 à 1919.

L'entraînement de ces dernières semaines avait révélé les deux équipes très près l'une de l'autre et l'on était en droit d'attendre une belle rencontre : les espoirs ne furent pas déçus.

Le film du match

Dès le départ donné à 16 heures précises à la pointe amont de l'île Seguin, à Billancourt, le Rowing, fidèle à sa tactique, s'envola littéralement. Ramant bien long, bien souple et bien homogène, à la cadence de 44 coups d'aviron dans la première minute, il surprit son adversaire parti à 39 et le laissa sur place.

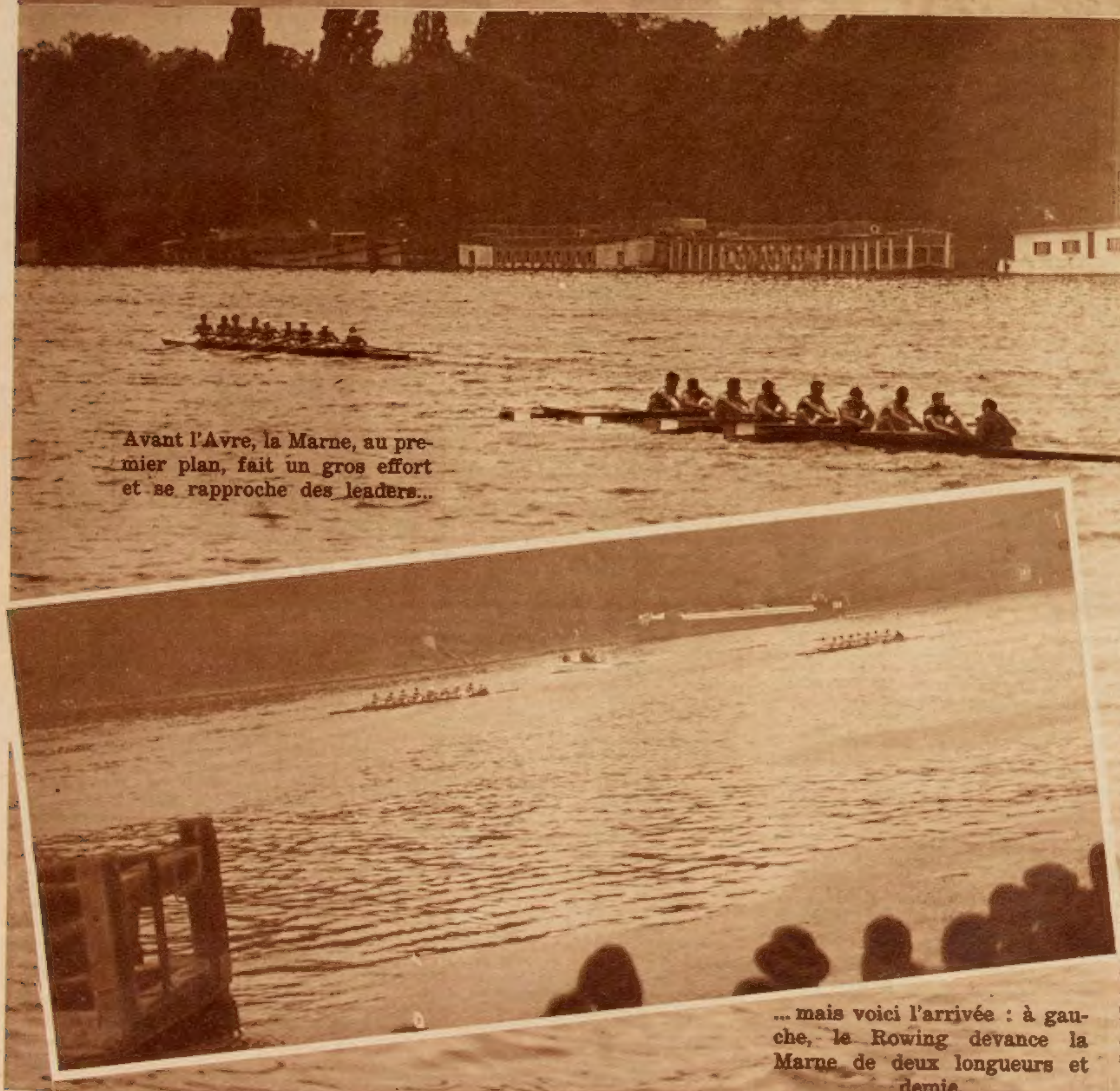
Au pont de Sèvres, soit aux 1.000 m., les « bleu et rouge » avaient déjà une longueur franche d'avance. Malgré plusieurs contre-attaques des Marnais, où ceux-ci s'épuisèrent, ils augmentèrent l'écart jusqu'à Saint-Cloud (3 km.), qu'ils franchirent avec 3 longueurs.

C'est à ce moment qu'intervint la redoutable énergie des « bleu et blanc » qui, loin de s'avouer vaincus, réagirent violemment, prouvant ainsi la force de leur entraînement.

Au Rowing, quelques signes de fatigue et l'avantage acquis firent ralentir la cadence qui, pourtant, ne tomba pas en dessous de 32, alors qu'elle fut de 34-36 pendant la première partie du parcours. La Marne augmenta son allure, fit plusieurs enlevages et, peu à peu, reprit du terrain perdu. C'est ainsi que la passerelle de l'Avre fut franchie par le Rowing avec une longueur franche, la Marne ayant repris près de 2 longueurs.

Ces efforts répétés essouffèrent l'adversaire et, se reprenant, l'équipe bleu et rouge, dans un bel enlevage final, franchit la ligne d'arrivée près du pont de Suresnes avec 2 longueurs et demie d'avance. Elle venait, dans le temps de 18' 46" 2/5, d'enlever, avec le 50^e match, la 21^e victoire, dont la seconde consécutive.

G. LENOIR.



Avant l'Avre, la Marne, au premier plan, fait un gros effort et se rapproche des leaders...

...mais voici l'arrivée : à gauche, le Rowing devance la Marne de deux longueurs et demie.